

Emmanuel Rozenblatt

Douces et silencieuses, peut-être malades

Entre tendresse et déprime, quelques romances douloureuses, sur le thème du premier pas.

Gênés à l'idée de draguer, craignant d'être durement rejetés, de jeunes amoureux timides, effacés, songent à garder le silence. Quitte à d'éternels regrets.

Le pessimisme absolu de ces nouvelles peut consoler, malgré tout. Exorciser la déchirante conviction d'avoir fait le mauvais choix.

L'auteur avait publié précédemment un essai, *Contre la Réalité*.

Christophe Meunier, 1993

(Toulouse 14 Décembre 1980 / Ambérieu 25 Décembre 1992)

Histoire sous un nuage
Enfance où le froid louvoyant tracassait la campagne
L'asphyxie était sur les toits
Lavande
Elle était éteinte soumise
Fidèle
Facile muette appauvrie
Par mes rêves

(Paul Eluard – « La Vie immédiate »)

	Page
Bateau à voiles	5
Cigarettes, récréé	6
Pause dans les mélèzes	8
Rose interlude	12
Vitamines	16
Hélas	22
Une fin de mois de juin	25
Quelqu'un sur la Terre	26
Un soir de brume	29
Entre sommeil et guillotine	31
Petite fée, berceuse	34
Chère Sylvie	35

BATEAU A VOILES

De l'eau de mer sucrée, orangée, quand il était fatigué. Quand il avait dix ans. Dans une cuillère à soupe, très grande, un souffle de l'Océan. Coquillage à son oreille. Autrefois.

...Les vagues grises et blanches, les hurlements du vent. Bateau à voile. Une corde dans sa main. Et ses doigts serrés, douloureux. Jean-Pierre au trapèze, qui criait tout seul dans les rafales. Du tonnerre, putain, du tonnerre! Le vent hurlant dans les drisses. Le 4.70 dans les rafales, la tempête. Le bateau. Bateau à voile. Les voiles dans le vent. Stage, de voile... Pauline. Pauline, au lycée tout près, gentille, venue s'inscrire aussi. Et apporté le chèque de sa mère, et elle avait eu ce sourire... Ce sourire en levant les yeux vers lui. Un mardi de décembre, un jour de pluie. Une jupe marine, une veste de laine, sur ses épaules. Pauline. Sa petite écriture bleue sur le formulaire. Elle avait encore un peu de force, tenir un stylo. Décembre, et elle avait froid, Pauline, sans faire de bruit. Elle montait les escaliers. Pauline si pâle et faible, sans presque plus de globules...

Denis, bon dieu, ouvrez les yeux ! Ah moi si j'avais votre âge! Regardez autour de vous. Le monde qui bouge. Le monde, la vie, ah moi si j'avais votre âge, croyez-moi.

Monsieur Durand. A la fin de l'heure. Et les cosinus, l'hiver. Vous fera le plus grand bien, Denis, ce stage de voile. Vous verrez. L'air du large, ça vous regonfle son bonhomme, vous verrez !

Et lui il avait pensé à Pauline, qui ne viendrait pas, il le savait. ...Et rentré chez lui, il avait pleuré, pour la première fois, pour elle. Pauline...

– Oh ! Denis ! Lofe, lofe ! Bon Dieu !!!

...Repoussé le chose dans sa main, un peu. Un autre bateau les a croisés en passant très vite, tout près.

– Yorité !? - Hurlement dans le vent.

Ricanement de Jean-Pierre. Jean-Pierre, descendu, du trapèze. La voile blanche. Le visage de Pauline. Pauline, et ses grands yeux doux, et faibles.

– Fais gaffe à la vague, là ! Putain, la vache! Le monstre, ah-ah-ah !

Le vent lui sifflait dans la tête, l'écoute lui sciait les doigts. Le sel des paquets de mer dans les yeux.

– Vous redoublez Denis. Vous le saviez n'est-ce pas. Bon sang, pourquoi vous vous êtes laissé couler ? Hein ? C'est à cause de cette fille anémique, là ? Vous vous imaginez qu'elle reviendra au lycée l'an prochain ? A mon avis, on ça reverra plus. Et bon dieu, elle vous demande rien cette fille. Elle veut pas vous gâcher la vie. Vous êtes allé lui parler, ou...? Non ? Ben alors, là vous délirez complètement ! Vous vous racontez des histoires ! Oh, réveillez-vous, Denis ! Objectivement, il y a rien entre vous, rien du tout ! Vous vous êtes déjà parlé, seulement, en deux ans ? Ah-ah-ah ! Ben alors ! Y a rien à regretter ! Elle attend rien de vous, je suis sûr. Et sûrement pas que vous vous rendiez malade ! Hein, vous croyez pas ? Bon dieu, pensez à autre chose. Tirez un trait ! Un trait sur rien, bon dieu, c'est pas difficile ! Denis, il y a rien eu entre vous ! Et il y a dix mille autres filles, bon sang, moi quand j'avais votre âge !

Pauline... Pauline et ses sourires, ces sourires et ces yeux pour lui, ses derniers jours au lycée. Regards gentils, et doux. En face, maintenant, tous les deux. Sans plus vraiment le temps de se montrer timides. Peut-être. Ou bien étonnée, seulement que quelqu'un la regarde. Oui.

Et le dernier soir, ce cours de Chimie, minérale. Sodium, chlorure. Pauline, la tempe contre le mur, les yeux fermés. Et renvoyée chez elle. Rentrer, seule. Seule et malade. Toute seule. Aussi.

...La plage au loin. Et des voiles. Bateaux à voile. Les hurlements du vent. Les vagues énormes, le bateau couché sous la tempête. Leurs gilets fluorescents qui éclaboussaient le tableau de lumière. Impudiques dans ce monde gris et mouillé, presque gentil, compatissant.

– Putain, c'est du tonnerre, ouhooh! Ah-ah-ah! Du tonnerre !

La plage, approchant très vite. Les déferlantes, Jean-Pierre dans le bateau. Putain, génial-génial-génial, ce zef! Hein Denis!

Remonté au vent, le long de la plage. Jusqu'au dernier bateau, accoster. Et choqué la voile.

– Ouais, là on a pied! Putain c'était super, n'empêche!

Une corde au fond du bateau, ses tennis blanches et ses pieds dedans. Le vent. Dérive.

– Oh, Denis, tu viens! ?

Oui. ...L'eau était froide. Les voiles claquaient. Ils ont tiré le bateau. Descendu les voiles. Une fille à côté criait dans le vent. Plus jamais moi un zef comme ça! Et Jean-Pierre a éclaté de rire. Jacques ou quelqu'un d'autre. Quelque chose. N'importe qui.

...Pauline... Pauline, toute seule dans sa misère. Pauline qui s'éteignait doucement, sans bruit. Dans un hôpital, loin, toute seule.

Un autre bateau. Le claquement de la toile dans le vent. Putain, du tonnerre moi les mecs, du tonnerre! Vous m'auriez vu !

Il s'était assis sur un pneu. Sur un pneu, la tête dans les genoux...

CIGARETTES, RÉCRÉE

Lucie, assise sur ce banc, toute seule. Regardant par terre, rêveuse, gentille. Et si jolie, Lucie, si jolie...

Il a soupiré, regardé ailleurs. Le football-sur-goudron, balle de tennis. Bousculades, cris rauques et bras levés au ciel. Triomphe. Pour impressionner les spectatrices éventuelles, champion du monde... Ou écraser les camarades, simplement. Là-bas, les filles papotaient, intarissables. Cigarettes, fumée. Parlant de n'importe quoi, et à haute voix. Volière.

Oui, le monde serait si moche, et triste, sans Lucie, petite fleur.

Petits matins nuages et fleurs. Poème.

- Ouaièèèèè ! y est ! Six à deux ! Six !

Soupir. Six oui, il restait six mois. Plus que six mois, avec elle. Et peut-être ne plus jamais la revoir.

Après le bac. Dix mille voies possibles, et peut-être même expatriée, à Brest ou Nice. Ou une école pour filles, hôtesse. Oui, si mignonne, Lucie, sa petite Miss Univers... Et si elle allait en Fac, il ne savait même pas dans quelle branche. Elle ne racontait pas sa vie, ses projets. Lucie. C'était peut-être ce qui la rendait si différente, si touchante, mais avec l'échéance du bac, il aurait presque aimé l'entendre parler. Un peu. L'entendre demander conseil à un prof ou quelque chose.

La perdre de vue, Lucie... Ne plus jamais entendre parler d'elle. Ou dans dix ans: «Tu sais, elle est mariée, Machine, elle a trois ou quatre gosses. »

Il ne lui restait peut-être que deux ou trois mois, même, s'il fallait déposer un dossier, candidature, pour une école. L'école de ses rêves, Lucie.

Ou lui demander, simplement. Ce qu'elle ferait, l'an prochain. Lui parler, un peu. Camarade de classe. Et assis juste derrière elle en Français, en Maths - ils pouvaient échanger quelques mots sans qu'il ait à... l'aborder, enfin, l'apostropher ou la coincer, comme font ces types en chasse, la bave aux lèvres.

Peut-être à l'interclasse du mardi. Ce moment tous les deux, quand les autres allaient fumer dans le couloir. Ou s'agglutiner pour bavasser. Ce moment où ils restaient dans la salle, seuls, un peu. « Amorphes, moitié artistes, ces cons » - avait dit d'eux René, un jour. Oui, ils étaient si proches, en un sens. Lucie et lui. Il pensait à ce sourire, échangé l'autre jour en anglais, tous les deux... Quand la mère Saumur avait annoncé les notes d'anglais, en participation orale. « Duluge et Zewinska, j'ai flanqué zéro. Si vous voulez pas parler ça vous regarde. Au Bac, y a pas d'écrit en langues, c'est tout ! Moi je vous aurais prévenus ! » Et elle s'était retournée, Lucie, vers lui. Ils s'étaient souris... Oui. Neuf décembre, petite fleur sur le calendrier. Petite fleur isolée.

Mais il paraît que l'on aime son complémentaire, plus que son double. Et une fille timide, effacée, doit préférer les types exubérants, dynamiques. Volubiles. Oui. Et elle avait peut-être déjà un petit ami, même, en dehors du lycée. Beau et musclé. Et plus âgé, barbu, mâle...

Envie de vomir, des fois.

Soupir. Oui, elle était beaucoup trop mignonne pour un type comme lui, de toute façon. Un vrai petit ange, cette fille. Et elle avait le choix entre tous les hommes de la Terre. Et les filles n'aiment pas les silencieux, les calmes, de toute façon. Oui, et c'est compréhensible. Elles préfèrent un type fabuleux, qui leur fait tourner la tête. Et aucune espèce d'intérêt pour le jeune naïf, amoureux d'une étoile, avec sa sale tronche et son air triste. Ce type qui la regardait, souvent, Lucie. Ce type malsain, qui l'écoutait respirer, la regardait vivre, presque voyeur.

Bon dieu, penser à autre chose. Ou se cogner la tête contre les murs. S'éclater la tronche comme un fruit pourri. Un œuf moisi, sanguinolent, puant. Contre un mur ou un trottoir. Du sixième étage. Tripes pleines de merde, répandues sur le goudron. Comme une souris découpée au ciseau, en biologie. Avec du sang partout. Des morceaux de viande, ramassés à la pelle. Dans un sac plastique, un sac poubelle. Très vite refermé, à cause de l'odeur. Punition. Puni pour être si moche, et si nul à ses yeux, sûrement, Lucie.

Respirer. Essayer. La gorge sèche.

...Ou faire un pas vers elle, Lucie. Essayer, au moins, avant de partir. Se faire envoyer promener, sèchement, et ne plus se raconter d'histoire. Ne plus rêver d'amitié « et plus si affinité »... Non, ce n'était pas deux ou cinq ans de plus dans sa classe, qui y changeraient quelque chose. S'il n'était pas son style, il ne restait qu'à s'en aller. En espérant être réincarné en Robert Redford ou Stefan Edberg, la prochaine fois. S'en aller. C'est trop dur de rester là, près d'elle, si mignonne. Trop douloureux de voir venir ce dernier jour de classe. La regarder s'éloigner, en se disant que c'est la dernière fois. Qu'il ne lui reste que deux photos de classe, deux photos d'elle, Lucie. Agrandies, et encadrées, sur son bureau, sa table de chevet. Sans lui avoir demandé la permission. Voyeur.

C'était par tendresse qu'il la regardait, mais quelle différence ça faisait, au fond, avec les obsédés qui devaient la déshabiller du regard ? Soupir. Les salauds, bon dieu des fois il aurait voulu pouvoir tuer les types de la terre entière. Oui, et puis être le dernier homme, le seul, et Lucie serait heureuse, flattée, d'être l'élue de son cœur...

Pfh, là il en était rendu à raisonner comme une espèce de midinette romantique. Une femmelette, un raté. Oui, pas même capable d'aller lui demander ce qu'elle faisait l'an prochain. Lavette, gonzesse. Paul, tu es moins qu'un nul, un zéro.

Il faudrait que ça saigne. Il ne prendrait pas des cachets comme une fille, non. Regarder le vide en face, le

trottoir cinquante mètres plus bas...

Bon, Paul, on se secoue. Tu veux jouer à l'homme, tu vas vers elle. Commencer par là. Et puis il reste une chance, sur un milliard, qu'elle t'aime bien, Lucie.

Il... s'est levé.

...Aller vers elle, aller au front, au massacre. En serrant les poings, pour s'empêcher de trembler. Une chance sur dix milliards. D'en réchapper. D'être accueilli par un sourire.

Penser, très fort, au cas improbable, où elle se croirait méprisée. Mal aimée, ignorée, et non laissée tranquille, simplement. Peut-être qu'elle se trouve laide. Peut-être même qu'elle se considère comme une crevure. Rêvant de ressembler à ces mannequins-girafes dandinant des fesses devant tout le monde. Ou ces comédiennes fières ou rigolardes. « Modèles ». Oui, et après tout, il était peut-être le seul type au monde à aimer les filles discrètes, réservées. A rêver d'une copine tortue. Une petite puce sans prétention, princesse timide, et sans bijou. Jeune fille câline et faible, sentimentale. Rêvant d'un garçon doux et calme, attentionné. Lucie, peut-être...

Les quinze derniers mètres. Costaud, Paul. On verra bien. Une chance sur cent milliards, mais ne pas la laisser passer, si jamais... Bon dieu, son cœur cognait. Et du mal à respirer.

Elle a relevé les yeux, Lucie. Croisé les siens. Mais il ne réussissait pas à lire son expression.

Et puis elle a baissé le menton, regardé par terre, à nouveau. Un léger sourire aux lèvres. Touchée? ou amusée... ?

– Je peux m'asseoir, Lucie?

Elle n'a rien dit. Hoché le menton, faiblement, malgré tout.

Il s'est assis. Près d'elle. La gorge serrée. Son joli visage de profil. Ses paupières. Lucie.

Une sonnerie quelque part, au loin. Déjà.

Et elle... elle s'est levée. S'en est allée.

Soupir. Hésité une seconde à l'accompagner, rester près d'elle. Jusqu'à la salle de classe. Mais il ne voulait pas s'imposer, l'ennuyer. Non.

Elle aurait pu dire « Je crois que c'est l'heure », ou quelque chose. Un sourire ou un regard, presque rien. Un geste en retour, amical, ou même seulement poli.

Il y a des silences doux, presque complices, dans les films, les rêves, des fois. Et d'autres qui vous remettent à votre place, poussière. Microbe.

Ignorer quelqu'un, le décourager. Simplement. Sans gifle ni scandale, l'ignorer. Simple camarade de classe, ou même pas tant.

Murmuré «Tu fais quoi, l'an prochain comme études, Lucie? ». Tout seul. Et elle n'a pas répondu. Parce qu'elle n'était plus là, et qu'il parlait au goudron, à ses chaussures. Pour une fois qu'il lui parlait à haute voix.

Raté.

Un grand silence, dans la cour vide et grise. Pas même sa silhouette, menue. Lucie. Rien. Ce grand silence, seulement.

...

Immobilité. Le silence. Ses genoux, ses chaussures et les cailloux. Ou le goudron, de l'herbe, il ne savait plus bien. Le monde se brouillait, et il devenait myope ou une poussière dans l'œil.

Assis quelque part. Il ne savait plus. Peut-être là depuis des heures. La tête lourde, immobile assis. Cherchant l'air, un peu. Un souffle d'air, calme, dans les arbres, les feuilles. Dans sa tête. Un petit peu de soleil aussi, faiblement. Sur la pointe des pieds. Un dimanche un soir, un autre jour, peut-être.

– Eh ! Jeune homme ! Si vous avez pas cours, vous allez en salle de permanence ! OK ? Eh, vous m'entendez ?

Ce serait une toute petite boîte. Toute petite, fermée.

Et rien ni personne.

– Oh ! Eh ! Dites ! Eh !

Le monde tout secoué. La tête lourde.

- Tu t'es piqué ou quoi ?! Merde, manquait plus que ça. On n'en avait pas eu depuis deux ans !

Une petite boîte, refuge. Un pull avec des manches.

- Ben si tu te piques pas, qu'est-ce que... Oh, machin ! T'es en quelle classe ! Eh ! Bon sang, éh, y commence à pleuvoir !

Un lycée sans rien ni personne. Rien que tous les deux, dans un couloir refermé, et le plafond tout bas. Les volets, tirés. Petite pluie fine, à l'intérieur, douce odeur de pluie. Gouttelettes dans ses jolis cheveux, Lucie.

– Bon, moi je vais chercher l'infirmière, putain j'aime pas ça !

Des coussins peut-être, cartables, de la musique toute douce, et le silence. Et elle serait là, tout contre lui. Ses cheveux seraient tout doux, à caresser, timides. Elle serait sa copine, Lucie. Une amie gentille comme un petit poisson rouge. Poisson bleu, décoloré. Effacé. Elle ne dirait rien. Toute douce, tout contre lui. Son épaule et un soupir. Il n'y aurait pas de fleur, ni de lumière. Ou à peine, bleue, reflet dans ses cheveux. Juste une caresse et le silence. Il lui ferait une bise, sur la joue. Et elle serait heureuse. Pas surprise, ni fâchée, non. Il n'y aurait plus de risque. Tout serait si calme et simple. Parce qu'il n'existerait pas. Lui non plus. Dans ce paradis, petite boîte. Crânienne ou mortuaire.

PAUSE DANS LES MÉLÈZES

Le grondement du torrent, senteur des pins, mélèzes. L'air propre qui vous nettoyait les poumons. Et la petite silhouette de Cécile, devant. Petits pas dans l'herbe, sentier, il souriait. Ses longs cheveux, Cécile. Ses épaules. Chemisier bleu ciel, bretelles de son soutien-gorge sous le tissu. Regardé la montagne, les arbres. Heureux, peut-être bien.

– Eh, Luc ! C'est toi qu'as la bouffe ?!

Cligné des yeux. On lui avait crié à trois centimètres de l'oreille. Henri.

– Eh ! C'est dans ton sac qu'y a la bouffe !?

Oui, Henri Serrière, Boulime. Et il y avait Marc et Dominique et d'autres gens de sa classe, aussi. Redescendu de son nuage, un peu. Secoué la tête, pour répondre à Henri. Non.

– Merde! Eh, Frank, c'est toi qui...

– Oh, ta gueule, tu boufferas là-haut ! On a dit qu'on rattrapait les autres !

– Mais si y se sont gourés à l'embranchement ?!

Le vent frais, silence. L'air transparent, et mouillé, les nuages. Roches noires des sommets, neiges grises, et vieilles, éternelles. La lumière sombre, comme un crépuscule avant l'heure. Le dos de Cécile, petit coin de ciel bleu.

Elle s'est retournée, arrêtée, et il s'est senti un peu perdu. Suivi son regard, en contrebas. Des gens qui parlaient, en criant. Au bord du chemin, du torrent.

– Putain, qu'est-ce qu'ils nous font chier encore, nous on continue, hein Luc !

Martine. En bas, ils s'étaient assis. Anzolini, Lebarge, et les autres.

– Eh, les mecs ! Vous êtes nuls à chier ! Ça se prétend sportif, et...

– T'faire fout', Martine !

– Bon, nous on continue ! Marc ?

– Bah, c'est pas une course. On se calme, cocotte. Cool...

Elle souriait, Cécile. Sans faire de bruit. Elle regardait le torrent. Elle était jolie. Et il aurait aimé la prendre en photo, juste comme ça. Et des milliers d'autres photos d'elle, dans la montagne. Avec un peu de vent dans ses cheveux, mélèzes en arrière-plan. Cécile.

Elle est allée s'asseoir sur une grosse pierre, près du torrent. Sous un arbre, avec vue sur les fleurs de l'autre côté. Petites fleurs naines, jaunes et roses. Un peu trop voyantes, mais chouettes quand même.

Enfin... Tout le monde s'asseyait, et il a fait glisser le sac à dos de son épaule. Posé à terre, lourdement. Assis dans l'herbe.

– Ah, non, Domi ! Tu fumes pas ici ! Putain, c'est pas vrai !

– Euh, maîtresse, je peux faire pipi dans le ruisseau, maîtresse ? Ah-ha-ha !

– Putain, trois ans d'âge mental, mon pauvre. T'es pas drôle.

Beaucoup de bruit, de gens. Peut-être trop, beaucoup trop, mais un gentil moment quand même. Cécile, les fleurs, les herbes. Les arbres épars, limite de l'alpage.

– Ta gueule, gros lard !

– Eéh...

Cécile regardait la montagne, l'air toute épanouie, heureuse. Et ça faisait plaisir. Les yeux levés, sans bruit. Son doux visage, les sommets enneigés. L'air pur, l'ombre fraîche et bleutée. Sur tout le paysage. Lumière douce, sans soleil. Le torrent. Ses genoux, Cécile. Elle était jolie. Et toute douce, silencieuse, toujours. Gentille.

– Jean, moi j'ai trois choses-là à l'abricot, si quelqu'un aime ça. Moi ça me fait vomir, ce truc.

Cécile, le silence, les nuages. Ses jolis yeux levés vers les sommets. Ses cheveux. Son cou qui n'était pas rentré dans ses épaules, aujourd'hui. Toute changée, revigorée, par l'air de la montagne. Cette marche entre les sapins, les mélèzes. Ruisseau.

Le monde était beau, quand elle le regardait comme ça. Cécile. Il respirait, lui aussi, à plein poumons. Il souriait. Si joli visage, cheveux. Et sa poitrine. Le torrent. Mini cascades de quinze centimètres. Fleurs sur l'autre rive.

Ses lacets rouges, Cécile, chaussures de montagne. Petits pieds, adorables. Il pensait aux chinois, à leur tendresse pour les petits pieds féminins.

Le ruisseau. Trois brins de mousse sur une pierre. Vert tendre, clapotis de l'eau.

– Eh Cécile, tu pousses ton cul de là !

Il a sursauté. Dominique, avec un saucisson, un couteau.

– Que j'coupe sur un machin solide ! Je me suis à moitié écharpé le doigt !

Elle s'est levée, s'est excusée, Cécile. Il souriait...

Mais elle est allée s'asseoir près de Marc, et là il n'a plus vraiment souri, non.

– Tiens, tu veux un bout de machin, Cécile ?

– merci.

Sa petite voix faible. Ses yeux levés vers Marc... Soupir. Il s'est laissé aller sur le dos. Allongé. Regarder le ciel, ailleurs.

Les nuages là-haut. Le ciel gris. Des nuages, un ciel gris. Des nuages. Silence.

Allongé dans l'herbe, les yeux ouverts. Et le ciel et les nuages. Du bruit, aussi, jusqu'à lui. Sandwiches au pâté, jambon.

– Eh, Domi, t'envoies le sauss' !

– Attrape !

– Oups ! Merde !

– Ah-ah-ah! Tu t'en fous, les fourmis, c'est plein de protéines y paraît !

– On boufferait n'importe quoi, non, sans déconner. Ça creuse, l'altitude !

– Et l'angoisse, putain ! Le bac dans un mois et demi, on avait besoin de décompresser. Lassalle avait super raison, super sympa, ce prof, moi je l'adore !

Le bourdonnement d'un moustique. Léger chatouillement sur son front. Une voix, *trop* forte, pas *très* loin.

– Luc, t'as une saloperie de moustique sur le front.

Les herbes aussi, lui chatouillaient la nuque. Les nuages là-haut. Presque noirs, une jolie lumière. Pénombre. Il n'aimait pas bien le soleil, ni la mer, ni Martine. Peut-être juste les soleils d'hiver. Les forêts, dans les nuages. Et puis Cécile. Cécile. Soupir. Il aimait bien les forêts, oui. Ici il n'y avait plus beaucoup d'arbres, avec l'altitude.

Les nuages sombres et silencieux. Se laissant porter par le vent, fatigués. Tranquilles.

– Eh, machin, t'as un moustique qui te bouffe.

– Toi, on t'a pas sonnée.

– Quoi, on m'a pas sonnée ! Non mais n'importe quoi, alors toi, Martine ! Y'a un moustique qui l'bouffe ou pas ? Tu viens de lui dire !

– Et alors ?! Y te faut un écriteau ?! Chasse gardée !

– Connasse, vas.

L'histoire de ce type fou dans sa montagne. Ce type et les nuages. Death on the mountain, nuages. Une goutte d'eau sur sa pommette. Le crissement des K-Way sortis des sacs à dos. La pluie. Sifflement dans ses oreilles.

– Ça pue l'orage. Ça va péter, bon dieu !

– Bordel, j'aime pas ça, j'aime pas ça, j'aime pas ça ! Marc. Qui avait peur. Lui, il a souri, un peu.

Marc et d'autres gens, qui criaient très fort. Et le bivouac là-haut, une autre fois peut-être. Ils ont dit.

La main gauche, de sous son crâne, jusque devant ses yeux. Cinq heures vingt-cinq. Un coup de tonnerre. Qui a tout secoué. Peut-être à cinquante mètres. Des petits cris. Qui s'éloignaient, descendaient toute la montagne.

Et bientôt le silence. Le calme des alpages. Le tonnerre., un peu. Mais plus Martine, ni personne. Juste le silence. Son silence. Cécile aussi ne faisait pas de bruit, jamais. Et la pluie sur son, visage, très doucement. L'eau froide dans ses vêtements. Allongé. Trempé. Boum. Seulement la main devant ses yeux. A cause de la pluie. Sa main fatiguée. Le long de sa tempe. Ses paupières. Et puis l'obscurité naissante. Peut-être déjà mort. Mort dans la montagne. Ou endormi. Peut-être Cécile près de lui, endormie aussi. Gentille. Être tous les deux, un peu...

...

Sa main engourdie. La nuit tombée. Son autre main, sa montre. Sept heures moins dix. Oui, dû s'endormir, simplement. Un moment. Soupir. Il s'est redressé, un peu. Regardé la montagne grise et mouillée. Et belle. Un monde reposé, et propre, sous la pluie.

Se lever doucement. Ça faisait du bien de s'étirer... L'alpage tout vert-gris, sans personne. Juste les éclairs. Il y a des escargots à cette altitude ? Lui il aurait mis plus d'arbres, et puis des sentiers dans les mélèzes, sous-bois. Et un parfum d'aiguilles de pin. Au lieu de ces herbes et pierres sombres. Et puis il y aurait eu Cécile.

Soupir. Debout, là, pas trop réveillé. A regarder la montagne autour de lui. Gouttes de pluie au bout de son nez. Oui, mouillé, un peu, peut-être. Fatigué. A se demander vaguement où il en était, de ses pensées.

Pas tellement pressé de redescendre. Peut-être se reposer à l'abri d'un rocher, ou d'un arbre. Ou peut-être sous le surplomb là-bas. Petite falaise. Oui.

Sac à dos sur son épaule. Lourd, avec les piquets de tente. Mais se dévouer, gentil paratonnerre pour fleurs des Alpes. Envie de dormir.

Comme une forme, là-bas, sous le rocher. Comme une personne assise. Sourire. Oui, et puis on aurait dit que Cécile était restée près de lui, gentille. Et puis elle serait amoureuse de lui, aussi. Des fois, on ferait bien de rester gamin, un peu, dans sa tête. Au lieu de prendre la réalité en pleine figure. Et Cécile lui ferait un sourire, doucement. Immobile, silencieuse, oui ça ne pouvait être qu'elle. Ou son fantôme. Et c'était merveilleux, un peu, de pouvoir passer un moment en sa compagnie. A moins qu'un éclair en chemin. Mais la retrouver au Ciel, cadeau, et ça revenait à peu près au même.

Il faisait déjà sombre. Et marcher doucement sous la pluie. En souriant. Jusqu'à son gentil fantôme.

– 'Soir, Cécile...

– soir...

Elle souriait, lui souriait. Si gentille mignonne. Et puis elle a détourné les yeux, timide. Retournée à sa contemplation des gouttes de pluie. Sur fond de brouillard, montagne. La nuit tombante.

Il a laissé tomber le sac, de son dos. Et plié ses jambes, un peu ankylosées, s'asseoir près d'elle. Au sec, là...

Sauf les pieds. Sauf s'il s'asseyait en tailleurs. Mais on était trop bien les jambes allongées. Avec Cécile, appuyés contre leur dossier de pierre. Avec Cécile contre son épaule, aussi. Gentille. Le silence. Tout était gris bleu noir. Les étoiles des nuits d'été. Nuages. Avec des éclairs, de temps en temps. Et lui, il souriait, simplement. En silence. Deux dans le noir, et la montagne. Et s'endormir l'un contre l'autre. Cécile ou son fantôme, si gentille. Si près.

* * *

Le car au loin là-bas, dans la lumière grise du petit matin. Entre les arbres, les branches. Gouttes d'eau. Le car. Avec des gens assis, ou assoupis, endormis. Cécile, peut-être. Et Marc.

Non, Cécile était restée avec lui, là-haut, gentille. Lui tenir compagnie. La montagne est si romantique, et belle, quand on est deux. Cécile... Cécile qui marchait près de lui, et ils se tenaient la main, même. Se souriaient parfois. Moments de bonheur.

Mais que venait faire cet autocar, dans l'histoire ? Pourquoi être redescendu, s'il était avec elle ? Peut-être le plaisir de marcher, un peu, à ses côtés. Oui, simplement. La main dans la main. Se promener, se réchauffer un peu les pieds. L'herbe mouillée, sur le bas-côté. Et toujours la pluie, fine, légère.

Mais déjà l'autocar aluminium. A peine deux lacets plus loin. Et le monde allait redevenir très compliqué. Soupir. Il pourrait faire un faux pas. Se fouler une cheville. Se retrouver dix mètres en contrebas, entre les arbres. Blessé. Et Cécile resterait avec lui, gentille. Infirmière. Le silence, le calme. Il aimait bien les arbres, la pluie. Et puis être avec elle, aussi. Soupir.

Son regard, Cécile. Comme une tristesse inquiète dans ses yeux. Lui sourire, la rassurer. Essayer, en tout cas. L'herbe par terre, le sentier. Il n'était plus très sûr de sentir ses petits doigts, dans sa main fermée. Et il avait un peu peur. Peur d'avoir disjoncté. Peur de l'apercevoir descendant du car, Cécile.

– Eh, les mecs ! V'là Luc !

La tête d'Anzo à travers la portière. Et puis d'autres têtes. Quelques personnes descendant du car. Monsieur Lassalle venant à grands pas décidés.

Lui, il s'est arrêté, un peu perdu. Cherché des yeux Cécile près de lui... et derrière. Le cœur serré. Elle avait dû s'arrêter un peu plus haut, ou...

– Eh! T'as vu Agnès, Jérôme et Mamoud ? Y suivent derrière?

Secoué la tête. Et Cécile n'a rien dit, Cécile n'était plus là.

– Merde ! Enfin, si t'es sain et sauf, pourquoi il leur serait arrivé malheur, hein ? C'est ce qu'y faut se dire ! Putain de temps, pas vrai ? Ah, je les retiens, les types de la météo régionale !

Martine, là-bas. Accourant. Il l'a repoussée comme il a pu, quand elle a voulu se jeter à son cou. Mais elle s'est accrochée à son bras, solidement. Et il s'est senti un peu perdu.

– Oh, eh ben dis, qu'est-ce que je me suis faite comme souci !

Cécile... descendant du car. Très pâle dans son anorak, capuche. Un regard, un instant, et puis elle est partie. Julie aait trouvé des fraises. Marc. Un champ de fraises.

La boue sur le sentier. Chaussures. On lui secouait le bras.

– Eh, Luc, t'es com-plè-te-ment trempé! Tu vas attraper la mort.

– 'M'en fous...

Les yeux mouillés ou quoi, la pluie. Et de gros soupirs plein la poitrine.

Cécile...

Silence. Une radio, radio jusqu'ici. Chambourcy. Martine parlait. Oui, depuis un moment. Notre envoyé spécial en Guinée équatoriale, ces tragiques événements. Il a fermé les yeux.

Luc, je sais pas quoi. Une nouvelle RACE de magasins. Non...

Dans la montagne, tout seul. Auprès d'elle, Cécile, sans bruit. Dans la montagne ou un autocar, près d'elle. Dans un fauteuil. Avec ce léger sourire sur ses lèvres, Cécile. Le silence. Regarder ensemble tomber la pluie. Petite pluie fine au dehors. Au fond d'un puits tout au fond du matin. Eluard. Un champ de fraises, l'apocalypse des pommes de terre. Restés en haut de cette montagne, tous les deux. Dans les nuages de pluie. Grisaille gentille et le silence. Pas un murmure. Petit nuage. Vapeur tiède dans le soir. Les mélèzes, les arbres, tout ce vert, ce gris. Et garder les yeux fermés, surtout...

* * *

Il tremblait, grelottait. De toute façon... de toute façon, elle ne devait pas danser, Cécile. Les autres peut-être, mais pas elle. Non. Cette musique, très forte, qui martelait. Même avec un oreiller sur la tête, les mains sur les oreilles. Pas se trémousser devant tout le monde, remuer sa poitrine en face de Marc... Non, elle devait être dans un coin, gênée. Toute seule, Cécile. Timide. Et répondu Non à Marc, qui voulait lui apprendre, à danser. Un slow, serrés. Cette musique douce, non...

Il s'est levé. Il avait chaud, il voulait s'en aller. Retourner sur la montagne, avec elle, ailleurs et loin. Ses chaussures, lacets, il tremblait. Il avait froid. La porte, les murs qui oscillaient. Ouvert, la nuit glacée, musique si fort et

triste, violons. Froid aux pieds, gelé. Il aurait dû mettre des chaussettes, ou bien un pull. La route. A gauche. Lumières aux fenêtres, et peut-être Cécile qui passerait, les bras levés, danse du ventre. Non... Il est parti, très vite – même couru un moment, avant de s'arrêter, le souffle court, en nage. Sous la lune, l'ombre d'un arbre. Soirées disco dans les abris, en Israël. Où il avait entendu ça, quel rapport avec Cécile ? Avec Marc et les violons, enlacés, non... Et cette route ne menait nulle part, la montagne était tout autour, de toute façon. La forêt. Il a sauté le fossé, escaladé la pente à quatre pattes. Jusqu'aux arbres. Premiers arbres, forêt. A l'abri de cette musique, de la lumière. Et premier pas vers la montagne et les alpages. Vers ce rocher, tous les deux, Cécile. Retourner. Même s'il fallait marcher longtemps, monter, monter encore. A moitié pieds nus, en pyjama, gelé. Griffé par les ronces, Blanche-Neige. Barbelés. Des champs, collines. Millions d'étoiles. Prairies sous la lune. Blancher d'une cascade, au loin. Écouter le torrent. Le torrent, la nuit. On n'entendait pas la musique. Les gens danser. Cécile. Et fermer les yeux, faiblement. Pas un crime de danser. Seulement...

Soupir. Fatigué, malade. Épuisé, en nage. Assis, par terre. Assis au bord du torrent, lisière des bois. Dans la montagne. Et resté là, longtemps, prostré.

Quand quelqu'un s'est arrêté près de lui, il a levé la tête, doucement. Un peu ébloui par la lumière bleue. Mais ce n'était pas Cécile, non. Et pas non plus une vieille dame en noir, avec une faux. Juste des fantômes bizarres, cosmonautes géants ou extra-terrestres. Il a baissé les yeux. Un soupir. Cécile devait être plus haut, restée dans les fleurs, les herbes. On lui a pris le bras. Et il s'est levé, pas contrariant. Ils l'ont emmené le long du torrent, vers la montagne. Avec leur lumière bleue. Jolie, un peu, dans la nuit.

Cécile... Oui... Peut-être essayer de lui parler, un peu, Cécile. Je t'aime, Cécile. Non... seulement parler, un peu. Se parler. Une fille gentille, Cécile. Oui, tellement gentille. Et il était quand même capable de parler, même s'il n'avait pas bien l'habitude. Bon, peut-être un peu traumatisé par ce premier essai il y a trois ans. Oui, en seconde, après seulement six mois dans la même classe. Et déjà un gros gros faible pour elle. Quelques mots échangés. Bon dieu, il avait été si nul, si lamentable. Quand cette grande fille avait apostrophé Cécile: « T'as ton certificat médical, pour pas aller en piscine ? ». Et lui, pas très loin, qui demande, imbécile : «Tu es malade, Cécile ? » Gentiment, mais... bon. Avec l'autre grande folle qui éclate de rire, et Cécile qui devient toute rouge. Enfin, il était jeune...

Soupir. Trébuché sur une pierre. Le pied dans l'eau glacée. Il a continué. Sans bruit, avec ses abominables des neiges. Ce serait si gentil qu'elle soit là, la main dans sa main, à s'inquiéter, petite chose. Et il lui aurait souri. Et elle aurait souri aussi, faiblement. Leur jolie lumière bleue. Les mélèzes sentaient bon. Il faisait doux, ils marchaient lentement. Le type devant était cramponné à son fusil savant. Il l'appellerait Armstrong, aussi, premier pas sur un autre monde. Mais Louis. Et puis Duke Ellington, même s'il ne connaissait pas trop, non plus. Ni les soirées disco. Cécile... Cécile avec Marc, en bas. Oui... Il aurait aimé être avec elle sur la Lune. Bien au chaud, dans un module tout bleu. Tous les deux. Et son sourire...

Duke Ellington a dit quelque chose, en chinois. Louis non. Simplement grimpé sur la berge. Il a suivi. Et puis Duke. Retrouvé l'herbe bleue. Qui crissait sous les pas. Le silence, la nuit. Et peut-être... Tout en bas, Cécile qui demandait... « Personne l'a vu, Luc... ? » Cécile...

Et il ne voulait pas qu'elle vienne se pelotonner dans son épaule, non plus...? Soupir. Non... Enfin, quand même, elle lui souriait, des fois, Cécile. Le matin, dans le hall. Ce Jeudi avant les Maths, avant Pâques. Pour rien, gentiment... Cécile. Soupir. Peut-être même attachée à lui, un peu. Elle était tellement timide, aussi. Et peut-être... Soupir, faiblement. Oui, peut-être que ce soir, elle aurait préféré aller lire un livre dans le dortoir, tenir compagnie à Agnès, malade. Ou aller toute seule se promener, dans la montagne, écouter un torrent. Avec lui. Mais elle était timide. Et difficile de dire non à ses copines, qui avaient dû insister pour qu'elle vienne à la fête, sûrement. Boire à la santé des miraculés de la montagne. Boire à sa santé, oui. Et se cacher dans le troupeau, pour mieux passer inaperçue. Seulement être là, comme les autres. Toute effacée, gentille, Cécile. Si gentille... Et peut-être, tout en bas, un œil à une fenêtre, maintenant. Quelques minutes prendre l'air, toute seule. Les bras croisés pour se tenir chaud. Croisés sous sa poitrine. Les yeux sur les montagnes sombres, pensant à lui. Le silence. Cécile... Quelques minutes et s'en retourner à l'intérieur, avec des frissons. Il ne saurait jamais, de toute façon. Même s'il rentrait. Et un lendemain et d'autres jours encore. Le silence. ...Le silence. ...Elle était trop timide pour lui tendre la main, un peu...

...Et puis il n'était pas très beau, ni très costaud. Seulement amoureux, sans bruit, Cécile...

La lumière bleue dans les mélèzes. Le silence d'une nuit d'été, très douce. Et .finir en petit déjeuner de cosmonautes. Surgelé ou pierre de lune. Et ça n'avait pas grande importance.

ROSE INTERLUDE

Il avait connu la déprime silencieuse, le sentiment d'être ignoré, complètement. De laisser indifférent. Lucie ne lui avait jamais accordé un sourire, un regard gentil. En vingt mois, vingt mois passés ensemble, au fond de la classe. Il croyait savoir ce que souffrir veut dire.

Il se trompait.

En elle, il voyait la copine de ses rêves. Une fille toute timide, qui avait des difficultés à suivre, dans les disciplines logiques. Qui devait préférer aux équations les histoires à l'eau de rose, et se raconter des romances, toute seule, la joue dans l'oreiller. Rêvant de câlins éternels, de tendresse platonique. Une fille en sucre, Lucie. Un cœur.

Il espérait qu'elle remarque un jour ce garçon qui restait près d'elle, gentiment, fidèlement. Sans la brusquer, la déranger. Qui attendait, espérait seulement, un mouvement de sympathie. D'amitié peut-être. Un jour.

Souvent, il n'y a pas de mal à se raconter des histoires, en silence. Mais parfois, la vie vous flanque de méchantes beignes, pour vous rappeler que le monde n'est pas si doux, la douleur si supportable. Comme un poète mélancolique, qui se fait violer, au coin d'une ruelle. Ou un garçon malheureux en amour, qui se voit soudain frappé de flatulences chroniques et nauséabondes. L'horreur.

Enfin, c'est la vie, comme on dit. Ou bien la mort, et on ne dit plus rien, alors.

Cette histoire, fin d'histoire, aurait pu être simplement triste, poignante, sans devenir si moche, abjecte. Il aurait suffi qu'il se fasse renverser par une voiture, ou que Lucie soit emportée par un microbe, avant ce 13 avril, fatidique.

Couloir de géographie, en attendant Msiieur Steiner, en retard. Moment anodin, de leur vie lycéenne. Il regardait le mur, il regardait Lucie, un peu. Lucie, les yeux baissés, immobile gentille. Assis par terre, Frank recopiait les exos de Maths qu'il n'avait pas compris, à la maison. Il avait dit « Merci, Paul, sympa ! » Tout à l'heure. Et lui il rêvait que Lucie lui demande de l'aide, un peu, aussi. Un jour. Juste avant le Bac. peut-être. Oui, les jours étaient de plus en plus comptés.

- Salut-lu-Lu-cie ! Ah-ah-ah !

Il a sursauté, frissonné. Et souri, finalement: ce n'était que Thierry, qui abordait Lucie. Pas un prince charmant. Et même si Lucie n'était pas du genre à envoyer promener les gens, elle allait se recroqueviller, timide, tortue. Et l'autre sale dragueur allait se casser les dents. Sur sa carapace de pudeur.

- 'soir.

Polie. Et... elle a levé les yeux, souriante. Un sourire comme jamais elle n'avait eu, pour lui. Et ça, ça faisait mal. « Sa-lulu-cie », oui, elle trouvait peut-être ça amusant.

- Ah-ah-ah ! « Soir » ! Il est dix heures du mat', ma poule ! Non, sans rire, Lucie, pourquoi tu restes toujours dans ton coin ? Tu veux un chewing-gum ?

- merci.

Et elle souriait, souriait, les yeux levés vers ce salaud. Cet enclulé, qui tirait sur sa barbe pourrie, l'air sûr de lui, puant. Bon dieu c'était trop injuste. Un type qui draguait les filles les unes après les autres, qui s'en vantait bruyamment, qui...

Il a baissé les yeux, soupiré. Il avait envie de vomir, de se cogner la tête contre les murs.

- Tu fumes pas ?

Il a regardé le plafond, la poitrine pleine de soupirs. Presque de sanglots. Si timide, Lucie, toujours, pourquoi ne résistait-elle pas ? Bon dieu, un dragueur notoire, Lucie... Tu mérites tellement mieux. Un amour pour toi toute seule, un type éperdu. Moi ou un autre, n'importe qui. Mais qui t'aime, profondément, intensément, depuis qu'il t'a rencontrée. Pensant à toi chaque minute... Qui tu veux, Lucie, mais pas ce salaud, pitié...

Mâchonnant cet immonde chewing-gum, Lucie. Acceptant l'assaut, bon dieu... Sans même une trace d'ironie, d'amusement, dans le sourire qu'elle lui adressait. Thierry.

Un long, très long soupir, tout seul. Marie-Hélène, l'amie de Lucie, regardait « le couple », aussi. Les sourcils froncés. Frank jetait des coups d'œil inquiets à sa montre, écrivant à toute vitesse. Comme si le monde continuait de tourner.

- Sans déconner, y faut profiter de ces années, moi je dis ! On est jeune, on est beau ! On va pas se gâcher la jeunesse à rester chacun dans son coin ! Y faut profiter de la vie, Lucie, profiter de ton corps ! Tu as des seins magnifiques, on t'a jamais dit ?

Il a fermé les yeux, soupiré. Bon dieu, comment elle pouvait sourire à ce type lubrique et pressé, cherchant à ferrer la prise...

- Paul ?

Frank. Frank en face de lui, debout.

- Oh, Paul, t'as bouffé ce matin ? T'es tout blanc.

Oui, et le souffle un peu tremblant, il le sentait. Là-bas, Lucie avait toujours les yeux levés, vers Thierry. Et sans même de rougeur sur ses joues. Sa pudeur à la poubelle.

– Ah, OK, je pige.

On lui a tapé sur l'épaule. Oui, c'est la vie. Et Thierry devait avoir du charme, ou être beau, aux yeux des filles. C'est comme ça. On n'y peut rien.

– Bon, j'te refous ton cahier dans le carton. Merci, hein. Hoché le menton, faiblement. Il commençait à se foutre de tout. Parce que le monde s'écroulait, et que les maths, les gens, n'existaient plus. Il n'y avait plus que ce sourire, Lucie, ce sourire comme une fin du monde.

Frank, au milieu du chemin, lui cachant le visage de Lucie.

– Bon, qu'est-ce y fout, Steiner ! On se casse ?

Lucie... Il soupirait, tout seul. Ce n'était pas une trahison, non, elle ne lui devait rien. Juste une immense désillusion, une douleur aiguë.

Frank est parti, chercher quelqu'un avec qui discuter. Au passage, il a bousculé Thierry.

– Eééh !? Ah-ah-ah !

– J't'emmerde, connard ! Putain, y te les faut toutes, les gonzesses !? Tu peux pas en laisser un peu aux autres, connard ?!

– Ah-ah-ah ! Alors çui-là, n'importe quoi ! N'importe quoi, çui-là ! Ah-ah-ah !

Et elle n'avait même pas cillé, baissé les yeux. Comme si elle se prêtait au jeu. Nonchalante, un peu absente. Cette joie calme, muette, Lucie. Ce sourire auquel elle avait droit. Et faire ce qu'elle voulait. Choisir. D'être traitée comme une proie, comme une femme, par un mâle en rut. Un type volage, une histoire sans importance, pour personne. Jupon, sur un tableau de chasse. Ou un barbu, sur le sien, Lucie...

Il a fermé les yeux. Un long, très long moment. Et puis il est parti. Ailleurs. Allé aux toilettes, vomir son petit-déjeuner. Tartine beurrée, à demi digérée. Café au lait. A moitié par le nez, les yeux.

Et resté longtemps, dans cette puanteur. La joue sur la cuvette, malade. Ici, il était à sa place, il a pensé. On ne rêve pas impunément de bises, bouquets de fleurs.

* * *

Il n'avait pas dormi du week-end, il tenait à peine debout, maintenant. Il ne voulait pas y croire, regarder l'idée en face. Admettre qu'une fille de dix-sept ans peut être guidée par la curiosité, ou une envie physique. Pas Lucie, non. Petit ange immaculé. Si romantique, et pure.

– Alors là, Marie, j'te parie ce que tu veux: ce week-end, Thierry et Lucie, ils ont couché !

– Mais qu'est-ce t'en sais, tu y étais pas.

– Ouais, éh, non elle a raison, Sophia. Le coup du pique-nique, Thierry, il l'a fait à d'autres !

– Ah ouais ? A qui ? A qui ?

– Ben, Bénédicte, déjà, et puis...

– Non ?

Un gros, gros soupir. Lucie était à quelques mètres de là, indifférente. Les yeux baissés, tranquille.

Il était donc si beau, Thierry ? Ou bien seulement été le premier... à lui témoigner quelque intérêt, ouvertement. Soupir. Oui. Et un battant, un gagneur. Dans le dico, « virilité » renvoie à « énergie, assurance ». Et il faut se battre, comme des chiens, sauter sur les femelles, peut-être. Pour plaire aux jeunes filles. Faire le premier pas, en tout cas. Le premier.

– Putain Lopez, y te nous a mis le péteux, putain tu aurais vu ça. Et l'aut' il va la chercher, en pleine lucarne. Moi, j'étais debout.

– Ouais ?

– Ah ouais, là, j'étais debout.

– Non, je veux dire: ouais ?

– Ouais là, là le stade s'est levé.

Soupir. Même en faisant un effort, il ne pouvait pas. Penser à autre chose, à n'importe quoi. Football ou interro d'Anglais, conversations là-bas.

...Et les filles regardaient Lucie. Crozes et Goulier faisaient la moue. Marie-Hélène était venue près d'elle et fusillait les autres du regard, sans un mot. Gentille.

Elle, elle regardait par terre. Son sac contre le mur, sa cheville et son jean marine. Les mains derrière le dos. A se laisser regarder de bas en haut en faisant la grimace. Marie. Toutes la regardaient, toutes. Et lui il était malheureux.

Si jolie pourtant ce matin...

– Ah ah ah - au loin...

– Va te faire enculer connard !

– Ah ah ah.

...Baissé les yeux, un moment. Le souffle tremblant.

– Salut les filles !

– Salut.

– Salut ! Salut !

Et en passant devant elle... « Salut, chérie, tu me dis pas bonjour ? »

Le salaud, enfoiré, salaud, salaud...

...Elle, elle gardait les yeux baissés. Elle s'est laissée donner une tape sur la fesse. Sans réagir. Inerte.

– Ah-ah-ah ! C'était bien, hein ? Tiens, au fait, Marie ! Marie, j'tai vue samedi ! En ville.

– C'est vrai, où ça ? En ville, samedi ?

– Ben ouais en ville, celle-là ! Tu m'as pas vu ? Je t'ai fait coucou, ah-ah-ah ! Si c'était pas toi !

Toute seule. Silencieuse. Indifférente, tranquille. Comme si... bon dieu, elle avait eu ce qu'elle voulait.

...Et lui, très faible, et grain de poussière, il a posé sa tempe contre la vitre. Et regardé, longtemps, la pluie tomber, dehors, dans la cour et sur les arbres.

* * *

Lucie, tout en bas, a disparu. Au coin du bâtiment. Lucie, si jolie. Il emmènerait cette image. Il avait fermé les yeux...

Elle était gentille, Lucie. Il ne voulait pas qu'elle sache, qu'elle se croit coupable. Elle ne se douterait pas. Non... Qu'elle était le centre du monde, pour lui. Elle ne se doutait pas. Ou elle s'en fichait. Elle devait lui trouver le visage ingrat, la carrure malingre. Le menton glabre.

Ouvert la fenêtre. Le cœur lourd. C'était fini, maintenant. Tout était fini...

Assis sur le rebord. Respirer. Et se laisser glisser, doucement...

??? Une main à son col, à moitié étranglé... Tiré en arrière, violemment. Et il s'est écrasé contre un mur. Son genou, son épaule. Le sol, son front. Crâne d'œuf, rebord d'une assiette.

Lueur de la fenêtre... Essayé de se relever. Mais on lui tordait le bras.

– Paul, merde !

La fenêtre, le ciel. Mal à son genou, un peu. A son bras, coincé.

...Reposé la tempe par terre. Refermé les yeux.

Une voix très loin. Une autre fille. Une voix aigüe, à moitié hystérique.

Ce n'était pas Lucie, non. ...Si jolie, Lucie, toute petite tout en bas. Avec ses cheveux derrière l'oreille. Pour la dernière fois. Lucie, qui s'en allait, sans se savoir regardée. Sans se savoir aimée. Et lui il allait s'en aller, aussi. Autrement. Pour ne plus avoir à se cracher dessus quand il se voyait dans une glace.

Lucie si jolie. Si jolie, Lucie. Son image, tout près. La fin. Jolie, tranquille et douce. Fin.

– Qu'est-ce y se passe !?

– J'ai vu, j'ai vu, j'ai vu... y... y voulait se j'ter par la fenêtre...

– Merde, cassez-vous !

Frank. Frank, qui lui tordait le bras.

– Putain...

– Mon dieu.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Vos gueules, merde ! Cassez-vous !

... ..Lucie... Elle était partie, Lucie...

...Il avait les yeux fermés. Il n'y avait plus de bruit... Il était mort.

* * *

Et puis il y a eu les psychiatres, les piqûres, le plâtre. Béquilles. Et les yeux fuyants de Lucie, quand il est retourné au lycée – les psychiatres avaient insisté. Ils n'avaient rien compris. C'est très mauvais de rester seul, ils avaient dit. Il faut vous lier davantage à vos camarades, vivre, que diable, parler ! Le type à lunettes.

Il y a le problème du Bac, ils avaient dit. Bon dieu, il en aurait hurlé. Et les profs le regardaient bizarrement, gênés, ou beaucoup trop gentils, comme Madame Renaud.

Et puis... il y a eu le 12 Juin. Dix jours avant ses dix-huit ans, Lucie. L'heure de gym, et il était resté salle 201, avec son plâtre, ses béquilles. Assis, la tempe contre le mur. A demi-mort, déjà, et la fin n'était pas très loin. Il ne savait pas ce qu'il attendait au juste. Les fenêtres n'avaient plus de poignée, maintenant, au lycée. Mais à la maison, seule sa fenêtre avait été condamnée.

– Ah, ben t'es là ? Salut ! Ah-ah-ah ! – Thierry.

Un gros, très gros soupir.

– J'ai été dispensé aussi ! J'me suis foulé la cheville, ce week-end. J'me suis pétié la gueule en vélo ! Eh, tu m'écoutes ?! Un super week-end, sinon ! Et j'ai dénié la petite Dérin, ah-ah-ah ! Putain, celle-là elle m'a donné du mal. L'esprit étroit, et autre chose aussi, ah-ah-ah !

Il a fermé les yeux.

– Toi, c'est plutôt... Lucie, je crois, ton genre. Hein ? C'est pas Lucie ? Je vois dans ton jeu, moi !

Un soupir, le souffle tremblant.

- Pas de problème ! Lucie, tu peux y aller ! Je t'ai ouvert la voie, éh ! Ah-ah-ah, « ouvert la voie » ! Ah-ah-ah !
La mâchoire crispée, les poings serrés.
- Allez, fais pas le timide. Tu sais, moi en fait, je suis comme ça : si tu y regardes bien, c'est que je suis le mec super-timide, qui cache son jeu. Ouais, et puis, Lucie elle est pas si timide que ça. Mmh, sa bouche et ses petites dents, mmmh, j'en ai encore des frissons partout. Tu lui demandes ce que tu veux, cette fille ! Non, Lucie elle est bonne, elle est bonne à se faire ! Enfin, je vais pas te raconter tout le film, ah-ah-ah !
Le salaud, le salaud... Il a pris ses béquilles, s'est levé. Il voulait partir. S'enfuir.
- Non, mais éh ! Quand tu veux, tu te la fais ! Bon, ça sera peut-être dur de pas la décevoir, après moi ! Non, mais elle est facile, Lucie. Moi, je l'ai travaillée combien ? Deux jours, avant qu'elle me tombe dans les bras ?
Des sanglots dans la poitrine, Le salaud...
Un sanglot lui a échappé. Et il a commencé à frapper. Avec sa béquille, son plâtre, ses poings. Il voulait tuer.

* * *

UN ELEVE DEVIENT FOU: 1 mort, 1 blessé grave.

Tragiques événements. hier au lycée Pierre-Curie. Un jeune élève de terminale, Paul G., connu pour des troubles comportementaux, s'est sauvagement jeté sur un de ses camarades, venu discuter avec lui en toute amitié. La victime n'a vraisemblablement dû son salut qu'à l'intervention rapide du SAMU, en moins de 7 minutes. Le bilan de santé qui nous a été communiqué est consternant: 87 points de suture et 6 fractures, pour le malheureux. Et de fortes craintes pour sa virilité, le dément s'étant acharné sur le bas-ventre de sa victime – dont nous ne pouvons pour cette raison communiquer l'identité. Nos lecteurs comprendront peut-être l'impératif de discrétion qui nous a été imposé, mais nous persistons à penser que le public a le droit de savoir. Le milieu médical, qui relâche des fous furieux, n'a pas de leçon d'éthique à donner aux journalistes.

Quoi qu'il en soit, et comme nous l'a expliqué le Docteur Lienthal, on comprend maintenant que Paul G. souffrait manifestement de pulsions homosexuelles refoulées. Ces camarades, encore bouleversés par le spectacle de leur « salle de classe couverte de sang et de vomi » (Martine, 17 ans), le décrivent comme un être malsain, morbide, renfermé. Le jeune homosexuel a en tout cas résolu ses problèmes : il a traversé une vitre et s'est tranché la jugulaire sur les débris. Et si l'on pense à sa pauvre victime innocente, qui risque neuf mois d'hôpital et des séquelles graves, tout ce que l'on a envie de dire, c'est : il y a une justice !

VITAMINES

Leur toute dernière heure au lycée, gymnastique. Samedi matin, et la moitié de la classe avait séché le cours. Il y avait eu des cris, quand le prof avait refusé de donner un ballon.

– J'ai dit: «mise en condition physique» ! L'an prochain, vous me remercirez !

– Mer-deuh, m'sieur, on n'est pas au baignoire! Un foot avec les copains, ça serait plus sympa. On vous met goal, tiens ! Ah-ah-ah ! Ça va donner !

Lui, il n'avait rien dit. Pas vraiment mécontent de rester dans cette cour. Sur le terrain central, les filles faisaient un match de handball. Et c'était sans doute une des dernières fois qu'il voyait Pauline. A moins de rater exprès l'examen, pour redoubler avec elle - elle avait manqué près de trois mois, cette année, et plafonnait à quatre dans la plupart des matières... Il aurait aimé l'aider, mais il avait hésité à lui proposer, comme ça, brutalement. Sans qu'elle n'ait rien demandé.

– Wah ! La nana les nénés ! Les nénés, la nana, wah !

Ils faisaient une pause, après leur deuxième quinze cent mètres. Assis par terre, avachis, à souffler un peu. Avec le spectacle des copines de classe, pour se reconforter. Avec des filles de T .A3, aussi.

– Putain, elles sont archi-nulles. Mais Béa en petite tenue, putain ça vaut le coup d'œil !

Lui, il regardait Pauline... Toute seule dans son camp. A part la goal, une grande de A3. Pauline, toute seule, immobile. Son petit nez, cette queue de cheval, avec un ruban rose. Si jolie.

Pauline avec un short noir, et même le Tee-shirt réglementaire, blanc avec l'emblème du lycée sur la poitrine. Mais c'était mal de la regarder comme ça, profiter de la situation.

– Ouais, allez Béa, vas-y, marche-leur dessus. Putain, avec ses kilos, c'est le bulldozer, celle-là !

– Moi, ce qui me fait marrer, c'est ce tas agglutiné autour de la balle. Elles sont connes : si elles se démarquaient...

– Et ces petits cris débiles et affolés, ah-ah-ah !

Une grande contre-attaque traversait le terrain. Pauline s'est poussée, un peu, pour ne pas se faire écraser. Juste, elle avait levé les avant-bras, un peu, et plié le genou – pour défendre. Si mignonne, cette fille. Si mignonne et faible. Et puis elle les a toutes regarder passer. Et il y a eu but, ou zone. Des applaudissements, sifflets. Et les filles sont reparties, en faisant sautiller le ballon, en se bousculant. Pauline a remis une mèche de cheveux derrière son oreille, tout là-bas, perdue. Elle a fait deux pas en trotinant toute seule, et puis elle s'est arrêtée.

Lui, il souriait. Il souriait très doucement. Pauline...

– Allez, bande de p'tits cons, 'fini de vous rincer l'œil. On reprend !

Ils ont encore dû courir dur, pendant que le prof, assis sur une chaise, surveillait le chronomètre. Et puis il y a eu la fin de l'heure. La dernière sonnerie, toute dernière sonnerie de ses années-lycée... La silhouette de Pauline, tout là-bas. Rentrant au vestiaire. Et lui, il avait le cœur gros, un peu.

– Eh, Nimbus!

Il s'est retourné. C'était André.

– T't à l'heure, tu m'attends, Denis ! J'ai des trucs à te d'mander !

Il a baissé les yeux. Un peu perdu. Il n'avait pas vraiment la tête aux maths, en ce moment... Et pas du tout envie de gâcher ce moment si particulier, poignant. Adieu au lycée. Et à ces couloirs, ces bancs, où il avait vécu près de Pauline. Deux années, trop courtes années.

André était parti ranger les haies, sans attendre une réponse. Soupir. Réquisitionné, oui. Des fois, il aurait voulu envoyer tout le monde promener. Mais il avait toujours espéré que Pauline lui demanderait de l'aide, un peu, et il ne voulait pas passer pour un ours, un égoïste.

Il est allé s'habiller, dans le vestiaire. Il repensait à cette douce image, Pauline de profil, un ruban dans les cheveux. Si jolie. Peut-être qu'elle n'irait même pas à l'examen, sachant qu'elle n'avait aucune chance. Et ça signifiait: ne plus la revoir, jamais. Pauline.

Il est sorti. Attendre André dehors. Dans la cour, avec vue sur le gymnase des filles. Il la verrait peut-être une dernière fois, Pauline. Parcourir la cour. Petite silhouette de profil, et puis de dos, jusqu'au portail. Soupir.

Allé s'asseoir sur un banc. Regarder par terre. Il ne voulait pas fixer le vestiaire là-bas. Risquer d'apercevoir des filles en soutien-gorge, par la porte entrouverte.

– J'arrive!

André, qui allait s'habiller, à son tour. Lui, il a hoché le menton. Fixé le goudron. Le cartable sur ses genoux.. Plus ou moins malodorant, avec ses chaussures pleines de sueur. Jus de chaussette.

Des filles sortaient, là-bas. Et... Pauline, oui, dans les dernières. Petits pas lents, sans se retourner. Oui. Rien ne la retenait vraiment. Elle reviendrait l'an prochain. Et il Y aurait d'autres camarades, d'autres gens, quelle importance ?

Soupir.

Elle avait défait le nœud de ses cheveux. Longues mèches sur ses épaules. Elle était jolie. Et il se demandait comment il ferait pour vivre sans elle, l'an prochain. Et les cinquante années suivantes.

– Me v'là !

André. Mais il n'a pas détourné la tête. L'instant était trop précieux, trop rare... Pauline, s'en allant doucement. Scène quotidienne qui, bientôt, serait de l'histoire ancienne.

– C'est Vitamine, que tu regardes?

Il a sursauté, cherché les yeux d'André. Comme s'il avait été pris en flagrant délit, ou quelque chose.

– euh... Ça fait bizarre de... quitter le lycée, je trouve. Tu sais j'ai pas trop la tête à faire des maths.

– J'en ai plein le cul, moi aussi, de ces révisions. Non, c'est de Vitamine que je voulais te parler.

??? Pauline ? Il a cligné des yeux, complètement perdu. Il n'avait jamais rien dit à personne, au sujet de Pauline. Et des sentiments qu'il éprouvait pour elle.

– André, tu veux dire... tu l'aimes bien, tu... voudrais... lui trouver un prof de maths, pour l'an prochain ?

– Ah-ah-ah ! Ah ouais, j'l'adore, cette fille, sûr ! Tout à fait mon genre, ah-ab-ah ! Tu parles ! Cette espèce de molasse, c'est plutôt mon pied qu'j'aurais envie de lui foutre au cul, oui ! Pour la bouger !

Un silence. Avalé sa salive. Oui, si ce n'était pas au matheux, que l'on venait parler de Pauline, c'était à l'amoureux, démasqué... Regardé vers le portail, mais elle avait disparu. Pauline. Disparu à jamais peut-être.

– Allez fais pas le timide, raconte, putain ! J'ai vu que t't à l'heure encore, au lieu de mater la Béa qui secouait ses lolos en dribblant, c'est elle que tu regardais. Pas vrai ?

Baissé les yeux, soupiré un peu. Haussé les épaules, faiblement.

– chacun ses préférences, André.

– Allez, putain, raconte merde ! C'est pas marrant si tu dis rien !

– pas marrant, non...

Le silence.

– Qu'est-ce que t'en penses, de cette fille ?!

Le goudron par terre. Silence. – c'est personnel.

– Aa-lleeez ! On se déride un peu, Nimbus ! Putain on est jeune, merde, y'a pas qu'les factorielles et les circuits RLC, dans la vie ! Tiens, moi, finalement j'te la piquerais bien, ta copine. Pourtant, moi mon genre ça serait plutôt les filles qu'ont du caractère, du répondant. Mais là, putain, j'me dis qu'une romantique, ça doit pas être si mal. J't'explique: l'aut'jour j'suis allé au ciné avec Marie-Jo, putain elle m'avait allumé sec, la salope. Bon, et j'l'ai pelotée un peu, tout ça. Normal ! Et elle embrassait super-bien, mais putain, j'lui fous la main au panier, è me dit: « Tt-tt, mon copain risque de pas apprécier, et je sors avec un karatéka, en ce moment »... Putain, j'me suis senti con. Elle s'est bien foutu de ma gueule, la salope.

Marie-Jo. Mottet. Et Pauline était ce qu'on pouvait appeler une « romantique », en comparaison. Oui.

– Alors ta crevure, tout compte fait, j'me la ferais bien, moi. Hein ? Dis quelque chose, merde !

Soupir.

– elle mérite mieux que ça, Pauline.

– Mieux que moi ?! Ah ben sympa ! Merci ! Eh, tu crois p'têtre que, parce que t'as dix-huit de moyenne en maths, t'es le meilleur au pieu ?

Soupir. Bon, se lever, il ne voyait pas le moindre intérêt à rester.

– Attends ! Attends, merde ! J'lui ai parlé, à l'autre conne, Vitamine ! On a parlé de toi. Ça t'intéresse pas ? Bon, alors tu te rassois, et tu me causes gentiment ! Vu ?

Avalé sa salive. Pauline... Il s'est rassis. Bon dieu, qu'est-ce qu'André était allé raconter...?

– Moi, ça me fait marrer, s't'histoire. Sans rire, qu'est-ce qu'elle est pour toi, cette fille ?!

Il aurait voulu poser dix questions à la fois. Savoir si André était allé clamer, en rigolant, qu'il était à moitié amoureux, sans rien dire. Bon dieu. Et quand ? Elle n'avait pas eu l'air particulièrement fâchée, distante, ces jours. Ni particulièrement attentionnée, émue.

– Eh, Nimbus, tu fais pas le Muet, aujourd'hui. Ou moi j'me casse ! Tu sauras rien !

Soupir.

– pardon.

– Accouche: c'était quoi ton plan, pour l'an prochain, avec Pauline ? Septembre, tu la sors, Octobre: tu la niques ?

– non, non je veux pas l'ennuyer. Elle sera un gentil souvenir, simplement...

– Ah-ah ! N'importe quoi ! Ah ouais, et puis c'est le genre de filles super, qu'on n'oublie pas, c'est vrai ! Super dynamique, super-marrante, super-intelligente !

Soupir. Cherché les mots.

– elle fait pas de bruit...

– Ah-ah-ah ! Ah-ah-ah ! Super-qualité, ouais ! Putain, oh, on se secoue un peu, tous les deux. Putain, le méchant couple d'endormis que vous feriez ! Oh, on est jeune, on est là pour se marrer ! S'éclater !

Un couple possible, tous les deux, Pauline ?

– Non mais c'est qu'è te fait pitié, ou è te fait bander ? J'voudrais comprendre.

Il a soupiré.

– j'jamais entendu parler des mots sympathie, tendresse...?

– Ben! Si t'es amoureux, pourquoi tu la dragues pas, connard ?

Il aurait aimé qu'André en dise plus. Mais il ne savait pas comment demander, sans être indiscret. Si Pauline et lui avaient discuté, c'était vraisemblablement à titre confidentiel. Pauline ne parlait pas beaucoup, et il l'imaginait

difficilement planifier une réponse. Un avertissement ou une fin de non-recevoir, explicite, et par André interposé.

– Hein ? Fantasmer c'est bien joli, mais tu sais pas ce qu'est bon !

Sur le goudron, les lignes blanches du terrain de band. Qu'il regardait, depuis un moment.

– André, tu lui as... parlé?

– A Vitamine? Ouais. Putain, s't'historie aussi ! T'as pas suivi, c'est vrai. Putain si t'étais moins distant, aussi, moins coincé, on t'aurait raconté ! Avec les copains ! Et les filles aussi. Tu sais, quand elle a manqué trois mois, s't'hiver, t'as su ce qu'elle a eu, non ?

Il a cligné des yeux, un peu inquiet, perdu.

– je sais pas. Plus assez de globules ?

– Ah-ah-ah ! Ouais, ça aurait pu, avec l'autre anémique ! Non, mais elle nous a fait une dépression, s'te conne.

? Pauline? Mon Dieu...

– Parce que tu faisais pas attention à elle, comme si elle existait pas, tout ça ! Tu vois le genre ! Enfin, bref: à cause

de toi, quoi !

– moi ?

??? Pauline, quelque chose comme amoureuse ? De lui ???

– Ouais, mais qu'est-ce qu'elle est con, faut dire ! Elle aussi, elle avait qu'à te draguer au lieu de faire chier le monde ! Moi, c'est le prof de Physique, qui m'a dit d'aller la voir. Ou de te parler.

Il cherchait l'air. Pauline... Pauline, Pauline...

– Ah ouais, non mais, tout le monde est au courant, les profs et tout ! Faut dire : dès que t'as le dos tourné, elle te jette de ces longs regards langoureux, ah-ah-ah ! Putain, ce qu'on a pu se marrer avec les copains ! La fille complètement nulle !

Il commençait à retrouver son souffle. Son cœur cognait dur. Et il était tirillé, à moitié déchiré, entre une immense envie de sourire, heureux, et une compassion coupable. Complètement, complètement paumé.

– mais... pourquoi vous m'avez rien dit, avant aujourd'hui ?

– Ben, au début, l'an passé, nous on trouvait ça marrant. Super marrant, ah-ah-ah, le couple d'anormaux. Au lieu de se sucer la langue, ils se regardent même pas en face ! N'importe quoi ! Sans déconner, des cas comme vous, ça devrait avoir un nom de maladie, moi je dis !

Pauline... Pauline, qui avait souffert, pleuré peut-être...

Mon dieu.

– mais... mais si elle faisait une dépression, vous... Merde, André, vous auriez dû...

– Oh, fais pas chier. J'suis allé la voir chez elle. On devait y aller avec des copains, la chambrer et tout, la secouer, putain. Enfin, ces salauds, y m'ont laissé tomber. J'me suis retrouvé comme un con. Ah ouais, que j'te raconte, aussi : chez elle, n'importe quoi ! La fille: y lui manque son mec, eh ben elle était en robe de chambre, les volets fermés ! Comme si elle avait des microbes, n'importe quoi ! Et è disait pas trois mots tous les quarts d'heure. Et un demi-décibel, j'ai rien compris. J'me suis foutu de sa gueule !

Lui, il a soupiré. Il se sentait coupable... Pauvre Pauline. Petite puce chérie. Pardon... Pardon d'avoir attendu, sans faire le premier pas.

– Attends, j't'explique. Bon, j'lui dis que c'est pas en restant là, à chialer, derrière ton dos, qu'elle arriverait à quelque chose. Qu'y fallait qu'elle passe à l'attaque, sévère, et qu'on rigolerait bien, nous, à regarder le spectacle. Ah-ah—ah ! Putain, sans déconner, on vous aurait méchamment foutu la honte, tous les deux. Avec des allusions salaces et tout !

Il a secoué la tête. Bon dieu, comment il avait fait, pour ne s'apercevoir de rien ?

– Et attention, là, elle était dopée au fortifiant concentré, j'te dis pas ce que ça aurait été sinon ! Non, mais quand elle est revenue, elle a recommencé à rester dans son coin. Au lieu de te sauter dessus, te sortir le grand jeu. C'était même pas marrant. Et elle a même rien raconté aux filles. Ouais y en avait aucune qu'avait été la voir. Vitamine, c'est pas vraiment la fille sympa, faut dire - è cause pas, è reste dans son coin. C'est un peu comme toi, on dirait des espèces de vieux. Ah-ah-ah !

Pauline... Pauline, amoureuse de lui... Il n'arrivait pas y croire. Il rêvait soudain de câlins, possibles, presque probables, Seigneur.

– Enfin, d'la voir recroquevillée comme ça, c'était pas marrant. J'ui ai dit que j'allais te raconter, si elle se bougeait pas.

– mais c'est pas marrant, bon dieu.

– Si-si, nous on s'est super-marré. Putain, on a trop bossé s't'année, y fallait bien trouver à déconner, un peu, pour décompresser.

– mais si elle a fait une dépression, André...

– Ah ouais-ouais, super-marrant – è m'a même chialé devant et tout, ah-ah-ah ! Elle m'a dit que si j'te racontais, elle avait plus qu'à se suicider. Putain, n'importe quoi ! Quand j'ai raconté ça aux copains, qu'est-ce qu'on s'est marré ! Merde, quand on veut un mec à ce point, on se le drague, faut pas déconner !

Il secouait la tête. Complètement, complètement perdu... Pauline, timide, si timide, malheureuse.

– Non .mais, éh, sans déconner, si j't'avais raconté et qu'elle se tuait, hein ? Bon, je pouvais pas te raconter, tu

piges.

– et.. pour aujourd'hui, elle... est au courant ? que tu... Elle va pas, mon dieu...?

– Ouais pour finir, on s'est dit qu'on allait pas la laisser dans la merde, quand même. On a mis ça au point, avec Marie-Jo. Enfin, comme j'ai dit au prof de Physique : moi je suis pas l'Armée du Salut! Ni S.O.S. Toubib! Ah-ah-ah ! Putain, tu verrais ta gueule, on dirait un cadâvre, ah-ah-ah !

– elle... elle est au courant, Pauline...?

– Que j'lui casse la baraque? Ouais ! Attends, c'est Marie-Jo qu'a mis ça au point! Vitamine, on lui a ressorti ce qu'elle m'avait dit, une fois : que tout ce qu'elle rêvait, c'est d'être « une amie de rien du tout, sans te déranger, sans prendre beaucoup de place ». Alors là, avec Mi-Jo, on lui a dit que si elle restait pas ce midi, t'attendre à la sortie, on te racontait qu'elle voulait te faire du chantage au suicide, te foutre sa mort sur la conscience. Et que t'allais la trouver super-chiante, emmerdante au possible, que t'irais cracher sur sa tombe. Ah-ah-ah, psychologique !

Ce matin, Pauline?

– elle est là, dehors?

– Sûr et certain! Marie-Jo serait accourue prévenir, sinon. Qu'on lui courre au cul, avant qu'elle se foute sous un autobus.

Pauline... Bon Dieu, c'était si difficile à croire.

– mais elle... avait l'air si calme, si tranquille, tout à l'heure, Pauline, je comprends pas...

– Ouais, évidemment: elle est shootée à mort, ça veut rien dire. Tu l'as pas vue en crise. A chialer et tout, à moitié morte ! Les yeux tout plaintifs malades, tu vois le genre ! Là, les toubibs ont mis la dose !

Pauline... Pauline, désespérée, brisée...

– mais... pourquoi, pourquoi vous n'avez pas... dit, bien avant...?

– Eh, fais pas chier non plus. Pourquoi tu l'as laissée toute seule, toi aussi !? Hein ? C'est ta faute coco, moi je suis pas l'Armée du Salut ! Si au lieu de te la faire en imagination, tu...

Il a soupiré.

– Quoi ? C'est toi qu'es pas propre dans s't'histoire ! Moi j'en ai rien à foutre, de vous deux ! Je suis pas l'Armée du Salut ! C'est toi, et tes airs absents, qui l'ont foutue en l'air ! T'as peut-être niqué son fantôme, mais elle, tu l'as laissée dans la merde ! Ah-ah-ah ! Niqué son fantôme, ah-ah-ah !

Avalé sa salive, perdu.

– non... Non, c'est plus compliqué. Et plus simple, beaucoup plus simple, en même temps.

– Explique un coup, qu'on rigole!

Soupir.

– je sais pas. C'est pas du tout amusant, non. Je... je trouvais seulement que c'était... gentil, et peut-être merveilleux, d'être près d'elle. Seulement. Sans faire de bruit, sans se déranger...

– Ouais, mais t'en fais quoi ? Tu te la fais, ou non ? Tu me fais marrer, j'me doutais qu'il y avait un truc dans ce genre ! Mais c'est nul, mon pauvre, si t'en fais rien !

– ...être à côté, pas très loin.

– Et quoi ? T'attends qu'y pleuve ? Et puis tu t'en vas ? C'était ça ton idée ?

– oui... parce que, même si c'est pas réciproque, c'est gentil. C'est beau derrière soi. Et tout le long aussi.

– Mais pourquoi tu lui fais pas un sourire, connard ? Même si la drague en règle, tu sais pas faire.

Il a souri, faiblement.

– ...justement, une fille toute gentille timide comme ça, enfin ça peut pas être aussi simple. Toi tu peux sourire à Mottet...

– Mi-Jo.

– oui, tu peux lui sourire, et ça n'a pas d'importance. Parce que vous souriez à plein de gens pour rien. Quelqu'un lui ferait un sourire pour rien, Pauline, elle serait toute rouge.

– Et alors?

– ben, c'est tout casser. Enfin, je croyais.

– Casser quoi, j'y comprends rien.

– ben... avant, ça pouvait aussi bien être... comme une amie, un peu, dans ma tête. Et après, sa réaction, ce serait comme une sanction de la réalité. Si elle me tourne le dos.

– Qu'est-ce que c'est que ces conneries ? Oh, on atterrit, là. Ah-ah-ah !

Le silence.

– Et si elle t'avait rendu ton sourire pour rien, connard ? Bon, p'têt' que le lendemain, tu la connais.

– ...mais je pouvais pas savoir à l'avance. C'était tout casser un monde paisible, un monde possible.

– Ah-ah-ah ! Putain, t'es complètement à côté de tes pompes, mon pauvre mec ! Ça me rappelle une vieille chanson débile, tu connais ? « vingt sur vingt en philo-o-sophie, mais en amour, Baby, tu as trois, ah ! » Ah-ah-ah ! Le Nimbus ! Tu fais moins le fier, là, hein ? Putain, qu'est-ce qu'elle te trouve, cette conne ? Avec ta tronche de mongol !

– d'Indochinois.

– Hein ? Qu'est-ce t'as, Mongol ? Tu me contredis, tu cherches la merde ?

– non, j'ai un huitième de sang indochinois, on m'a dit. Officieusement. Mais... aucune importance, pardon.
– T'as une ancêtre qui s'est faite niquer par un jaune ? Tu te fous de ma gueule ? T'as lu ça dans Steinbeck, cherche pas. Si t'as pas de poil au menton : pas d'excuse, mon pote ! Et les femmes ça préfère les mecs comme moi : t'as vu les poils sur le poitrail, ça c'est un homme un vrai. Regarde ça !

Soupir. Sourire, un peu. Soupir. Pauline.

– André...

– Non mais regarde ! Regarde les poils, hein ! Ça, c'est un homme, un vrai ! Toi, avec tes équations à lunettes, t'es un petit garçon, à côté !

– André, tu... tu l'as rassurée, un peu, Pauline ? Tu lui as dit, au moins, que j'avais un faible, pour elle ?

– Hein ? Non, moi je suis pas l'Armée du Salut, vous vous démerdez, tous les deux ! Moi je suis pas l'Armée du Salut ! Eh, sans déconner, c'est tout : « un faible pour elle » ? Tu vas pas me faire croire que t'as qu'un... « un léger faible, pour, euh, le genre de filles comme elle, elle et d'autres, peut-être ». Ah-ah-ah ! Tu veux me faire croire ça ? A moi ?

Silence. Avalé sa salive. Un long silence. Et dehors, Pauline attendait. Depuis vingt minutes peut-être.

– je l'aime, Pauline.

– Ouaièèèè ! Gagné ! ah-ah-ah ! Putain, on avait parié, avec les copains, que tu le cracherais !

Froncé les sourcils. Bon dieu, ils avaient pas le droit... Et c'était moche, très moche, de la part d'André. Profiter de la situation, pour faire une affaire publique des sentiments d'autrui.

– Non, mais éh, sans déconner, pourquoi tu lui as pas dit, à elle ! ?

Soupir.

– une erreur, énorme erreur, de jugement.

– Eh ouais, on peut être une tronche, et en même temps le roi des cons !

Oui... Pardon, pardon, Pauline. Pauline, dehors, inquiète, bouleversée. Il... il s'est levé.

– Ouais, OK, on va y aller ! Eh, t'imagines ! L'aut'conne, qui doit t'attendre, en chialant, en se demandant si tu vas l'envoyer se faire foutre !

– ça... va être difficile de trouver les mots...

– On s'en fout ! On se marre ! Ah-ah ! Putain, tu fais moins le fier qu'en maths, là !

Avalé sa salive. « Fier », lui ? Pauline s'était peut-être sentie plus qu'ignorée : méprisée...

– j'ai l'air... prétentieux, d'habitude ?

– Ben, t'es dans ton nuage, tu causes pas, tu déconnes pas, tu rigoles pas... Comme l'aut'conne, mais elle è va prendre un carton au bac, ça suffira. Toi, c'est super-marrant de t'avoir dégomme comme ça, t'avoir foutu en l'air le bouclier, foutu comme à moitié à poil ! Ah-ah-ah ! Le Nimbus en slip ! Ah-ah-ah ! Le Nimbus en slip !

Oui, côté indécence, on pouvait difficilement faire pire.

– Je regrette seulement que les copains puissent pas voir ta tronche !

– tu... vas pas leur raconter...

– Moi ? Ah non-non, moi je suis pas le genre à raconter à tout le monde ! Tu me connais ! Putain, avec Mi-Jo, dehors, on va se marrer, à vous regarder, tous les deux ! Tu vas la bisouiller, Vitamine ? Mh ? Ah-ah-ah ! Vitamine !

Oui... Bon dieu, rejoindre Pauline. S'excuser... La consoler...

S'excuser, s'excuser encore...

– Tu te sens d'attaque ? !

Ils marchaient. Traversaient la cour, il regardait par terre. Goudron.

– je sais pas si je suis prêt... Si je peux trouver les mots comme ça, en catastrophe...

– Putain, tu fulgures moins que devant un exo de maths ! Y te faut un quart d'heure pour trouver trois mots ?

– si je m'écoutais : quelques mois, quelques années...

– Hein ? ! Ah-ah-ah ! Ah-ah-ah ! T'fous de ma gueule ? Qu'est-ce que c'est ces conneries, encore ?

Soupir.

– non, le contexte s'y prête pas, je sais. Mais... avoir une... amie... c'est quelque chose de tellement... gentil, tellement doux – une copine comme Pauline, je veux dire. L'idéal, ce serait d'avoir le temps d'en rêver, de vivre avec ça devant, un lendemain.

– Putain, moi je préfère avoir six en maths et être normal, ah-ah !

Il cherchait les mots, pour s'excuser... Bon dieu, Pauline amoureuse... Amoureuse, petit ange. Comment exprimer, expliquer, la situation ? Cet amour qu'ils avaient cru à sens unique, chacun de leur côté. Sans oser déranger, s'imposer.

Ils arrivaient à la sortie, déjà. Et il avait très peur de la trouver en larmes, Pauline. Peut-être lui prendre les épaules, doucement. Soutenir son regard. Il se fichait bien des ricanements d'André et Mottet. Ils n'existeraient plus, quand il s'agirait de découvrir Pauline, ses rêves et ses secrets. La regarder en face. Et s'excuser.

Le portail. Son cœur cognait.

– Sur-prise ! Ah-ah-ah !

Jacques et Valérie, Mottet, et plein d'autres... Hilares. Avec un talkie-walkie. Et André a sorti le sien de son cartable, sous les applaudissements, les rires, ricanements.

– Ah-ah-ah ! Le Nimbus en slip ! Ah-ah-ah ! T'as fait fort !
Pauline n'était pas là.

– Ouh, la honte ! Nimbus ! La honte ! La honte !
Il a rougi, très fort. Sans pouvoir s'en empêcher. Et fermé les yeux. Bon dieu, il n'était pas loin de pleurer.

– Putain, t'as pas l'air con ! Poil au menton ! Ah-ah-ah, le bâtard chinetoque ! Le nounours à sa Vitamine chérie !
Mh ?

– « Niqué son fantôme », ah-ah-ah ! Ah-ah-ah ! Putain, la honte ! T'as été génial, génial, André ! Gé-ni-al !

– Au millimètre ! Le coup monté, putain, super ! Eh, sans rancune, Nimbus, hein ?
Non, Pauline n'était pas amoureuse. Non, ç'aurait été trop beau.

– Super-super-marrant ! Extra ! Ça me rappelle l'histoire du Belge, c'est un Belge, il...

– Le son était bon ?

– Ouais, enfin j'sais pas si l'enregistrement sera OK, mais nous on a super entendu. Putain, ce qu'on s'est bidonné. Et la tronche de l'autre conne, quand on va lui faire écouter, ah-ab-ah ! Ah-ah-ah !
Oh non, non...

Il est parti, tout seul, sans dire au revoir. Et il a été sifflé, hué.

Il n'avait jamais su qu'il était détesté. Et Pauline aussi, devait le trouver prétentieux, même si elle n'avait pas été de la fête. Et il ne pourrait plus jamais la regarder en face. Et c'était si moche, affreux. Et triste. Et merde.

Il aurait voulu hurler, de honte, de douleur. Désillusion. Pauline adorée.

Au loin, il entendait encore les rires.

Eh ! Qu'est-ce que ça fait, un Chinois qui tombe de la Tour Eiffel ? Chiiine-toc ! Ah-ah-ah !

Et un type mal dans sa peau, qui tombe du septième étage, comme on s'ouvre les veines ? Ben, du sang partout, de la cervelle, ce n'est pas très amusant, en fait.

Mais le chinois: Chiiine-toc ! Super-marrant, non ?

HÉLAS

Cécile, les yeux baissés. Avec ce chouette chemisier marine, et ses cheveux. Boucles d'oreille, comme pour séduire l'examineur. Ou l'attendrir. Adossée à ce mur, couloir. Couloir inconnu, centre d'examen. Avec d'autres gens, attendant leur tour. Elèves d'autres lycées.

– J'angoisse, moi!

– Ah non moi : tranquille ! A l'aise, Blaise !

– Ça fait dix jours que je dors pas ! Et j'arrive plus à bouffer !

Toute calme, silencieuse, Cécile. Oui. Et toute jolie. Chant des oiseaux, dehors.

Ça fichait presque le cafard, de savoir que ça existe, des filles comme ça. Aussi mignonnes. Parce qu'on se sent seul. Et c'est moche de se dire ça. De se plaindre de son sort. Les vieux voudraient avoir dix-huit ans, les éthiopiens rêvent d'un quignon de pain. Les mômes de la DASS considèrent que le paradis, c'est d'avoir des parents. Les immigrés doivent passer leur vie sur un marteau-piqueur, pour avoir un toit, un taudis pour ne pas dormir sous la pluie.

Oui, et c'était presque réconfortant d'avoir ce cancer. De ne pas être exagérément privilégié. Et avant de partir, il pouvait bien s'accorder quelques soupirs, regrets. Ça aurait été si chouette d'avoir une copine comme elle, Cécile. Promenades l'été, le soir, main dans la main. Silence à deux. Et s'asseoir sur un banc, pelouse, en faculté. Avec Cécile sur ses genoux. Et un long, très long câlin, tous les deux. Deux au monde.

C'était peut-être une chance de s'en aller sans trop tarder. Sans devoir admettre que de toute façon, une fille aussi adorable, ce n'est pas pour des types comme lui. A moins qu'il y ait effectivement un Paradis, de l'autre côté. Et qu'il ait droit à une sœur jumelle, une Cécile... Sourire, soupir. Enfin, si le penser pouvait aider, pourquoi ne pas y croire. C'était plus poétique que de s'imaginer digéré par des vers, ténias, qui vous sortent par les yeux. Et le néant, la fin. La fin. Plus rien. A jamais.

– Salut Poulette ! Tu fumes ?

Un grand brun frisé, qui l'abordait. Cécile. Elle a levé les yeux, et secoué la tête. Et puis elle a baissé le menton, regardé le carrelage, à nouveau. Gentille, Cécile. Et ce n'est pas le premier venu qui l'emmènerait, non. Lui souhaiter beaucoup de bonheur, rencontrer un type formidable, même si c'était très dur de le souhaiter sincèrement.

– T'as de beaux yeux, pourquoi tu les montres pas plus ? J'ai pas eu le temps de voir. Y sont verts ?

Toute recroquevillée, sur la défensive.

– Ça te dérange pas si je fume ? Tiens j'ai trouvé des allumettes américaines, tu sais : « à la John Wayne », que tu scratches contre la barrière du ranch, viril !

Boîte d'allumettes, le frisé. Allumé en frottant sur sa braguette... Cécile ne regardait pas vraiment, mais elle a rougi, un peu. Touchante.

Bouffée de cigarette.

– Allez, fais voir tes yeux ! Ça a un joli minois, et ça veut le garder pour elle toute seule ? Hein ?

Bon, Luc, pas la laisser importuner sans rien faire. Avalé sa salive. Ajusté son bonnet. Et il a fait les quelques pas jusqu'au frisé.

– Dis, je crois que tu importunes...

– Qu'est-ce t'as, Zorro ? Tu veux un shampoing ?

Avalé sa salive.

– tu passes bientôt, Luc... ? – Cécile, gentille, à la rescousse.

Il a souri, s'est retourné. Croisé ses yeux.

– Non, l'avant dernier... Et toi ? Cécile ?

C'était la première fois qu'ils s'appelaient par leurs prénoms. La première fois qu'ils se parlaient, en fait.

– Allez vous faire fout' – le frisé, qui s'en allait.

Cécile a eu un très gentil sourire, un regard tout doux. Elle a murmuré : – merci, Luc...

Et lui, il a baissé les yeux, un instant. Un peu timide. Et puis relevé le menton, mais c'était elle qui regardait par terre, maintenant. Un léger sourire aux lèvres. Un chouette moment, de silence, tous les deux.

– je passe dans dix minutes, normalement, je crois.

Un silence. Dix minutes. Et sortir dans une demi-heure, par cette porte, radieuse : elle était bonne en anglais, Cécile. Courir dehors, délivrée. Ou échanger quelques mots, peut-être, s'il se trouvait sur le chemin. Conseils. Ou raconter, un peu. Non, pas une fille bavarde, Cécile. Une fille gentille.

Adossée au mur, les yeux baissés. Si jolie. Contre le mur, dans ce couloir peint en vert. Elle ne disait rien, elle regardait par terre, un peu.

Ne pas la regarder de trop, non plus. Il s'est appuyé contre le mur. A côté d'elle. Regarder le mur d'en face. Les carreaux par terre. Et l'image de ce sourire qu'elle avait eu, tout à l'heure. Pour lui. Cet instant, les yeux dans les yeux.

Enfin, il ne fallait pas s'imaginer, non plus, qu'elle... enfin, qu'elle l'aimait bien ou quoi. Non. Juste contente d'avoir une connaissance, dans cet environnement inconnu. Contentée que quelqu'un ait pris sa défense. Oui, elle

avait eu l'air touchée. Oui, touchée...

Que quelqu'un lui témoigne de l'intérêt, peut-être. Par amitié. Sans arrière-pensée. Il se rappelait ces filles qui discutaient, en Septembre, qui se montaient la tête. « Les mecs, t'façon, tout ce qu'y veulent c'est coucher avec une fille ! Et raconter ça à leurs copains ! »

Soupir. Oui, et toute recroquevillée, Cécile. Peureuse. Et solitaire.

L'avoir laissée seule, c'était vraiment du respect ? Ou bien est-ce qu'elle prenait ça pour de l'indifférence ? Oui, laisser quelqu'un tranquille, ce n'est pas vraiment lui tenir compagnie... Il aurait pu faire un geste plus explicite, d'amitié. Aller lui parler. De rien. Lui demander ses cours, quand il revenait de l'hôpital. Elle écrivait mieux que Frank. Petite écriture claire, bien ordonnée, propre.

...Il s'est tourné vers elle, doucement. Cécile. Si jolie. Si jolie, gentille et douce.

– ...Cécile... ?

Elle a levé les yeux, regardé le mur, là-bas. Avec un sourire... Un sourire tout, tout doux, gentil... Elle a dit :

– Luc... ?

Et il a souri, aussi. Un peu perdu. Baissé les yeux, un instant. Elle aussi, plus longuement. Elle ne souriait plus. Elle regardait par terre. Attendait, peut-être. Oui.

– ...Cécile... tu... fais quoi, l'année prochaine ?

Et son sourire de retour. Un peu. Léger sourire.

– Pharmacie, je vais essayer, je crois.

Pharmacie. Un long silence. Il aurait pu demander si ça l'intéressait, ou quelque chose. Mais il ne voulait pas l'embêter, comme le frisé. Il cherchait quelque chose de gentil à dire.

– et... toi, Luc... ?

La voix pas très assurée, Cécile... Mais gentille, de demander, de faire comme si...

– Je sais pas, j'ai raté les Maths, je crois. Complètement.

Elle s'est retournée, vers lui. Elle a fait Oui du menton. Un très faible sourire, et dans ses yeux une émotion qu'il ne déchiffrait pas très bien. Pitié ou compassion, peut-être. Ou sympathie... Gentille.

– tu voulais faire l'INSA, je crois...

? Où elle avait entendu ça? Quand il avait demandé à Monsieur Roux, l'an passé ? Cécile... qui avait gardé le détail en mémoire, gentille.

– Oui, l'INSA, j'aurais bien aimé.

Et ils se regardaient... Un peu. Pour la première fois. En face.

Cécile... Si gentille, si douce. Jolie.

...Pharmacie. ...Les carreaux par terre.

– Toute façon, maintenant...

Elle avait baissé les yeux. Aussi. Lentement. Il lui a semblé.

– oui...

...Et le silence. Longtemps. Avant d'entendre sa voix, Cécile, très faible, murmurer le dernier mot...

– dommage...

* * *

Le soleil couchant, soleil d'été, dans les stores. Souffle d'air dans les arbres, bruissement des feuilles. Ronflement d'un autobus. Un klaxon au loin, en bas, au pied de l'immeuble. Autrefois, il y avait des panneaux « Silence ». Mais ça n'avait plus beaucoup d'importance. Il était content d'avoir une chambre individuelle, seulement. Pa avait été gentil. Au lieu d'acheter la Citroën. Oui... Il était bien ici. Sans l'odeur d'urine, les discussions sur le football, la météo. Il rêvait, se reposait, s'en allait doucement. Au calme. Il ne souffrait pratiquement plus, et même si les médicaments l'assommaient un peu, c'était bien comme ça.

Oui. Et de toute façon, il aurait pu être écrasé en traversant une rue. Et à dix-sept ou soixante-dix-sept ans, de toute façon il faut bien s'en aller un jour. Soupir.

L'été, chlorophylle en fête, les oiseaux qui venaient sur la fenêtre, des fois. .

Le plafond. Soupir. Ses yeux ouverts et le plafond. Un oreiller sous ses cheveux, ses épaules. Sa respiration lente, régulière. Son bras un peu engourdi. Avec le tuyau, le chose là-haut.

Calme.

Des pas dans le couloir, doucement. La porte, qu'on ouvre.

Il a redressé la tête, faiblement. L'infirmière avec le chignon. Il a fait bonjour, un peu. Elle a souri.

– Vous avez de la visite, Luc !

Elle parlait toujours très fort. Elle regardait ailleurs. Elle avait peur de la mort, la dame. Très peur.

– Une visite pour vous!

Oui. Pa ou Man, qui venait, chaque jour. Même s'il n'y avait pas grand chose à dire. Seulement attendre. Et à dix-sept ans, c'est pas vraiment agréable. que vos parents se remettent à vous faire des bises baveuses. Mais il comprenait. Pa lui tapotait l'épaule, chaque fois, lui apportait des magazines. Science et Avenir...

– Mademoiselle, vous entrez ?
...? Une demoiselle, pour lui ?

– Allez, ayez pas peur.
Sourire. Et une timide, gentille, en plus ?
...Cécile... ...Cécile, toute timide gentille, près de la porte.
Si gentille.
Toute immobile perdue, un peu. Juste ses doigts qui tremblaient. Les mains croisées faiblement sur sa poitrine.
Cécile. Et ces traits tirés... Oui. Venue voir un camarade qui bientôt s'en irait.
Cécile.
Il a fait bonjour du menton. Et elle a répondu, à peine.

– Bon ! Vous le fatiguez pas trop ! Je vous laisse !
La dame est partie. Juste Cécile, toute petite, perdue. Tous les deux, un peu. Elle s'est approchée, à petits pas.
Jusqu'à lui.
Et doucement, elle s'est penchée. Ils se sont fait la bise.
...Pour la première fois. Sa joue lisse et douce, léger parfum. Une impression toute douce.
Elle s'est relevée, les lèvres serrées. En regardant la fenêtre, pas très forte. Lui, il a reposé la tête sur l'oreiller.
Le cou lui faisait un peu mal. Mais une grande, profonde chaleur, dans la poitrine. Si gentille, Cécile.

– Merci, d'être venue... merci...
Elle a hoché le menton, soupiré. Le souffle un peu tremblant.
Cécile... Cécile, sa copine dans sa tête. Et elle était venue... Elle essayait de sourire, un peu. Gentiment. Entre
sourire et larmes. Sur sa poitrine un collier, chaînette. Avec une croix. Oui.
Juste là, debout. Dans la lumière du soir. Longtemps. Et puis assise, sur la chaise à côté du lit. Comme toute
contrite. Oui...
Personne n'était venu, du lycée. Délivrance après l'examen. Joie.
Gentille, Cécile. ...Si gentille.
Son joli visage. Son regard, mouillé... Cécile...
Il a détourné les yeux. Regardé le plafond. Il aurait peut-être dû dire quelque chose. L'aider.
Avalé sa salive. ...Et senti une main se poser sur la sienne... Tendrement... Ou fraternellement, chrétiennement. Oui.
Et un soupir, très faible, dans le soir. Soir d'été. Avec le soleil couchant, le chant des oiseaux. ...Et avec Cécile,
aussi... Il a souri, faiblement.

UNE FIN DE MOIS DE JUIN

Il marchait, un peu. Dans un couloir, lumière du soir. Ses pieds l'un après l'autre. Devant lui. Il ne pensait trop à rien. Il portait quelque chose, et ce n'était pas très lourd. Un cartable, peut-être bien. Oui, un stylo, une calcullette. Il marchait, il se sentait tout tranquille, maintenant. Il était bien, il ne pensait plus à rien.

– Denis... ?

...? Petite voix féminine derrière lui. Pauline.

– Bonjour, Pauline.

– bonjour...

Elle s'est approchée un peu. L'a rejoint.

– ça a marché ?..

... ? Oui, le problème de Physique, elle voulait dire. Solénoïdes.

– Mh.

Un silence. Il a repris son chemin. Et elle est restée à côté. A côté de lui. Marcher.

– Et toi, Pauline ?

– mh, moi aussi.

Un silence. Il a fait oui du menton. Pour rien, comme ça.

Et puis le silence est revenu. Ils ont descendu les escaliers. Doucement. Et puis un long couloir bleu. Avec des lumières, éteintes. Il n'avait jamais remarqué que les couloirs avaient des lampes, même en plein jour. Il y avait comme quelque chose de différent, il ne savait pas quoi. Il y avait Pauline près de lui.

Juste Pauline pas très loin. En silence, gentiment.

La porte vitrée, sur la gauche. Et ils se sont retrouvés au dehors, dans la cour. Il n'y avait plus de soleil. Et plus d'ombre. Juste les nuages et les arbres. Et Pauline, toujours.

Grande cour grise jusqu'au portail. La rue loin là-bas. Carrefour. Et puis l'autobus, s'il y avait de la place. Sinon, il attendrait, avec Pauline peut-être. Ou tout seul. Ou avec d'autres gens.

Marché longtemps. Plus rien plus beaucoup d'importance. Maintenant. Et après non plus.

...Un cri derrière. Et puis des rires. Beaucoup de bruit. Beaucoup de monde.

Petits pas, à sa vitesse, Pauline. Sur le ciment gris. Comme une promenade. Un peu. Comme immobile sur une route. Sous un train. Avec Pauline. Gentille, Pauline.

– Eh, les mecs !

René les avait rejoints, dépassés.

– Putain, ça a marché du feu de Dieu ! Du feu de Dieu, putain !

A moitié au milieu du chemin. Même attrapé sa manche.

– Eh, au petit deux du grand trois... hein ?! Avant de trouver qu'y fallait passer par le diagramme de Machin, hein ?!

Un silence.

– Hein ?!

Silence.

– Eh, vous avez trouvé quoi ? Cent vingt micro-ampères, moi !

René en marche arrière. Lui secouant la manche. Secouant leur silence, un peu.

– Ouhouh... les mecs, ça va ?

Juste le silence. Pauline ne disait rien, non plus. René riait, un peu. Ou même beaucoup. Il a mis deux doigts à sa tempe.

– 'Lah-lah ! Vivement les vacances, les mecs. Eh, Alain ! Putain du feu de Dieu le bac dans la poche le petit deux du grand trois.

– Ah non, alors moi.

– Putain, si alors.

– Ah non, alors moi.

Et puis le silence. Ou le bruit plus lointain. Un peu plus au dehors.

Les yeux de Pauline sur lui. Il s'est retourné, un peu. Elle souriait... Elle était jolie. Il lui a rendu son sourire.

Elle a dit – bonjour, Denis... – et il a souri, encore. Répondu Oui.

Ils étaient dans une rue. La deuxième, déjà. Oui. Et un bus passait. Dans l'autre sens. L'autre sens de la rue. Le trottoir. De l'eau dans le caniveau. Une brindille en promenade, bateau. Sourire.

L'arrêt de bus, là-bas plus loin. Déjà trente mille décibels. Trois cents personnes. Soupilé, un peu.

Pauline a dit, très doucement – j'ai bien aimé cette année.

Lui il regardait ses chaussures. Cartable. Son ticket d'autobus. Oui... Les vacances. Et la plage, Pauline en bikini, quelque part. Et de beaux mecs bronzés. Blonds hollandais, et il ne faisait pas le poids, lui, de toute façon.

Près d'elle, quelques minutes encore. Ou bien tout seul, déjà. La tête vide. Un cartable dans sa main. Un stylo, une calcullette, dedans. Peut-être bien. Il marchait, un peu, dans une rue. Il y avait un grand silence dans sa tête.

QUELQU'UN SUR LA TERRE

Un oiseau sur les rails. Bird on a wire. Barbelé, corbeau. Noir, très noir.

Leonard Cohen. Silence.

– Merde, y m'ont dit cinq minutes au guichet, ça fait au moins une demi-heure ! De retard. Quels paysans, ici !

Frank. Les yeux sur l'horloge.

L'horloge, contre-jour. Soleil sur la vallée, soleil couchant. Soupiré, tout seul. Bon dieu, il n'aurait pas dû parler à Frank. Pas dû boire, l'autre soir. Après sa chute, dévissage. Il n'avait pas l'habitude de boire. Et les verrous avaient sauté : il avait parlé.

Il ne se souvenait plus trop, mais il avait le vin triste. Surtout au milieu de gens qui dansent, qui rient, qui chantent. Avoué qu'il aimerait autant être mort, des fois. Et que ça n'aurait pas été plus mal s'il n'avait pas été encordé. S'éclater mille mètres plus bas, et on n'en parle plus.

Et puis parlé de Lucie – il devait vraiment être bourré, pour laisser sortir des choses comme ça. Tellement enfouies, cachées, au fond de lui. Et bon dieu, même oublié qu'ils étaient cousins, Lucie et Frank. Il avait pourtant entendu Frank le dire, au lycée. Une fois.

– y me font chier, ces espèces de Suisses de mes deux, moi je fais un scandale, si... Non, ah ben c'est pas trop tôt !

Le train, au loin. Loco. Et Lucie venue, pour lui. Bon dieu, il avait honte, il se sentait mal. Frank avait dû dire qu'il était au bord du suicide ou quoi. Et dérangé Lucie, arrachée à ses vacances. Plus jamais, plus jamais boire. Ou bien du trichlo, un machin qui vous rétame en quinze jours. Ou de l'éther, et une allumette...

Il y a eu un long, long crissement. Métallique. Froid. Et puis le train n'a plus bougé. Un long silence. Une voix dans le micro.

Regardé par terre. Pas très très solide. Debout là, à peine vivant. Oui...

– Salut Lucie ! Putain, y sont pas pressés, ces savoyards, moi je deviens raciste !

Le silence. Les roues de fer, wagon.

– Il est là ! Putain, y me fout le cafard, ce mec !

Aperçu, du coin de l'œil, sa petite silhouette, Lucie. S'arrêter, tout près.

– bonsoir, Paul...

Avalé sa salive. Soupiré. Il s'est retourné. Et croisé ses yeux, Lucie. Comme graves, ou quelque chose. Tristes.

– Pardon, Lucie... Pardon...

Elle a soupiré, souri, haussé un peu une épaule.

– non c'est...

Elle n'a pas terminé. Et il n'a pas su si elle voulait dire « c'est pas grave », ou bien « c'est pas ta faute, c'est Frank qui m'a appelée ».

Le silence. Elle a regardé ailleurs. Aiguillages ou pissotières. Il a regardé la vallée, le disque solaire. Se cramer un peu les yeux. Parce qu'il aurait voulu être aveugle. Sourd aveugle et muet. Ou décédé. Simple nom sur une croix. Cairn dans la montagne. En photo derrière les mémères poussives, se faire pisser dessus par les teckels, bassets.

Être aveugle. Ne même pas se rendre compte qu'il y a au monde des filles aussi jolies. Lucie.

– Bon ! Pfouh. Moi vous me flanquez le cafard, les anémiques, là. Putain, et tous ces mecs au ralenti, ici ! Bouh, moi je vais vous laisser. Retourner au gîte. Taper un foot ou quoi ! Un volley. Vous venez ? Ouais, ou bien... Moi je vais vous laisser. T'façon on n'a que deux vélos ! Moi j'y vais, et vous rejoignez à pied ? Y'a quatre kilomètres.

Un silence. Elle a hoché le menton, Lucie. Et lui, aussi, un peu.

– Bon, éh Lucie... Tu te laisses pas contaminer. T'es pas venue pour chialer sur ton sort, toi aussi. Hein ?

– je sais pas...

– Putain, des piqûres de nitro, y te faudrait, toi aussi ! TNT : baoum. Super-dynamite, yéh-yéh, on est jeune, on se fend la gueule ! Bon, moi j'ai fait ma B.A. pour les cinq ans à venir, je m'tire. Salut !

– au revoir – elle a dit.

Et lui, il a ajouté Oui.

– Paul, t'oublie pas le vélo ! Hein ! Allez, à t't à l'heure. On bouffe à sept heures, on t'a comptée jusqu'à demain matin, Lucie. Tu me rembourseras demain.

– oui.

Lui, il a soupiré.

– Je... je paierai, c'est ma faute. Et le train.

– Vous vous démerdez, moi j'en ai rien à foutre ! Allez, salut !

Frank est parti, et ils ont suivi. Plus lentement. La place de la gare était vide, quand ils sont sortis. Le vélo était toujours là. Lucie le suivait, docile, gentille. Ils ne disaient rien.

Défait l'antivol.

– Tu veux... y aller en vélo ? je rentrerai à pied...

Elle a souri un peu. Leurs regards se sont croisés.

– tu es gentil, Paul... mais je... j'étais venue... te parler, enfin... essayer de comprendre, de parler un peu. Savoir où j'en suis, moi aussi. Je me sens tellement perdue. Je...

Il a baissé les yeux.

– Pardon. Lucie. J'avais bu. Je voulais pas te déranger...

Silence.

Décollé le vélo du mur, et le prendre par le guidon. Marcher, tous les deux, un peu. Oui, trois quarts d'heure, peut-être, jusqu'au gîte. Et peut-être un moment après dîner, s'ils allaient avec les marcheurs du soir, se promener sous les étoiles. Plutôt que la belote, tarot. Plutôt que rester allongé, en regardant le plafond, en se demandant ce qu'on fout sur cette terre. A manger et attendre le lendemain.

Lucie...

– C'est gentil d'être venue, Lucie.

Elle regardait par terre.

– non, c'est... c'est normal...

Silence.

– Frank m'a dit... si je pouvais venir te parler...

Avalé sa salive.

– mais je sais pas bien quoi dire, Paul...

Elle a souri, un peu. Toute seule. Très doucement. Et le silence.

Juste le silence. Elle regardait le goudron. Un sac sur son épaule, léger. Elle tenait la lanière. Un regard vers lui. Croisé ses yeux, un instant. Sérieuse, presque grave.

– Paul, tu veux que je reste, ici, un peu... ?

...?

– Je... je voudrais pas te déranger...

– oui, je sais...

Elle a soupiré.

– je voulais dire... si... si ça peut... t'aider... je sais pas bien...

Silence. Les yeux par terre.

– Frank m'a dit... que... que y aurait eu que moi que tu aurais regrettée... que moi sur cette Terre.

Oui...

– c'est.. c'est gentil... Paul...

Un léger soupir.

– je savais pas... tu sais... que... que je pouvais compter pour quelqu'un... pour toi... je suis toute secouée...

Ses yeux baissés Il a avalé sa salive.

– Excuse-moi... Je voulais pas t'embêter...

Ils marchaient, doucement.

– Tu veux que je porte ton sac?

Elle a souri un peu.

– c'est pas très lourd, merci. Juste une chemise de nuit, une brosse à dents, tu sais... Et j'ai amené des poèmes, que j'ai écrit, cette année, aussi. Je sais pas si...

Touché. Répondu Oui.

Il y a eu un silence.

– ça... peut t'intéresser ? Ça me fait bizarre, je comprends pas bien.

– Oui, ça me fait bizarre aussi. Je sais pas... pardon, j'ai tellement peu l'habitude, de voir en toi une personne, enfin, c'est pas ce que je veux dire.

Silence.

– Tu es une fille trop bien. Je te pensais tellement... inaccessible. Comme une jolie chose, derrière une vitrine. Réservée à d'autres.

– oh Paul... Paul, je vais te décevoir. C'est... très gentil... très très gentil de me voir comme ça. Mais je suis plutôt ordinaire, tu sais...

Il a souri.

– Non... Oh non, Lucie. Pas ordinaire.

– merci... Merci, Paul. Je sais pas quoi dire.

Silence. Lui non plus, ne savait pas quoi dire. Tellement surpris qu'elle se montre si gentille. Si proche. Amicale. Une fille gentille, très gentille, Lucie... Il l'avait toujours su. Et toute douce, effacée... Lucie qui était venue... Lucie. Le silence.

Elle avait les yeux baissés. Toute jolie dans la lumière du soir. Lucie.

...Longtemps, là. Sur cette route. Le goudron, le silence les herbes des champs. L'odeur des pins, des fleurs. Elle a soupiré.

– Paul... si tu remontes là-haut, tu... resteras encordé...? Tu... tu as pas l'intention de... de..

Fff.. Baissé les yeux. Ses chaussures.

- Je sais pas.
Son regard sur lui. Grands yeux inquiets. Et c'était gentil...
- Je sais pas... Tu es gentille... Et même Frank, en un sens. Je sais pas. Je suis un peu perdu, maintenant.
Elle a souri, faiblement... Essayer de lui rendre, son sourire, un peu. Et ça l'a comme touchée. Le coin de ses lèvres relevé, Lucie. Toute mignonne. Lucie.
- La vie est presque belle, ou quoi. Ce soir. Je crois que je deviens aveugle.
Ce n'était pas vraiment explicite, mais elle a compris, Lucie. Elle est devenue toute rouge. Et ils n'ont plus rien dit, les trois derniers kilomètres.
Ni le soir, le lendemain.
Il a bien essayé de demander si elle était fâchée, s'il avait dit quelque chose de mal. Mais elle a répondu Non. Simplement. Sans plus parler de ses poèmes, ni de rien. Et elle est repartie. Sans plus croiser son regard. Simplement une bise, sur la joue. Sur le quai de gare. Et il n'a pas compris.

UN SOIR DE BRUME

Monsieur Marbo allumait les bougies. Quelqu'un a éteint le plafonnier. Et une lumière douce et tremblante a envahi la salle commune.

– Voilà, on est quand même mieux comme ça !

– Eh, m'sieur, vous seriez pas de ces types, qui veulent revenir à l'âge des cavernes ?!

– Ah-ah-ah ! Non, écoutez, Durand ! La civilisation industrielle, il y a du bon et du moins bon. Le superflu, vous savez où ça mène ! Sinon, vous seriez pas dans cette section !

Cécile n'était pas là, il semblait.

– Dès qu'on est rentré, Lundi, on analyse les jus qu'on a prélevés, de la décharge, vous allez voir ! Au chromatogaz !

– Mais, m'sieur, est-ce que ça pourrait pas être plus ou moins une sorte de résidu de fermentation, de digestion par...

Il s'est levé, lui, sans se faire remarquer. Tous étaient assis en cercle autour du prof, appuyé contre un coin de la table.

Il est sorti. Dans le froid, la nuit tombante. Cécile n'était pas là, non plus. Sanchez sortait de la cabane faisant office de chiotte. Il se remontait la braguette en marchant.

– Putain, ce que ça pue, là-dedans ! Moi je vais chier dans la nature, la prochaine fois. Pas toi ?

Hoché le menton. Pour ne pas contrarier.

– Tu as pas vu Cécile ?

– La triste ? Non ! Elle est pas à l'intérieur ? Ça commence à cailler ! Allez, salut ! Moi je rentre !

La porte s'est ouverte. Et refermée. Silence. Bruit de vagues, au loin. Oui, le temps pluvieux, le froid. L'hiver, brouillard. Il fallait avoir le moral plutôt bas, pour aimer se promener par ce temps. Se promener toute seule. Toute seule et triste. Cécile.

Peut-être un ami qui l'avait plaquée. Peut-être enceinte, sans rien dire, et abandonnée. A vingt ans, les filles tristes, et jolies, ne sont plus des anges immaculés, ignorés. Souvent. Enfin, ce serait logique. Si la logique a quelque chose à voir là-dedans.

Mais comment un type pouvait laisser tomber une fille comme elle ? Toute mignonne et faible. Une fille qu'on avait envie de protéger, de serrer tendrement contre soi...

Soupir. Oui, le monde est mal fait. Les filles préfèrent les dragueurs, les types qui dansent et baratinent. Et puis elles se retrouvent toutes seules, malheureuses, quand l'écu repart en chasse. Pourquoi elles ne préfèrent pas les garçons gentils et romantiques, si elles rêvent de grand amour ? De tendresse, fidélité.

– Qu'est-ce tu fous, Luc ? T'as pas froid ? Qu'est-ce tu regardes ?

– Le brouillard.

– Ah-ah-ah ! Putain, ce cidre, ça donne envie de pisser ! Oui.

Soupir. Il a fait quelques pas, vers le chemin en herbe. Ne pas rester là, oui, bêtement. Marcher un peu. Elle se sentirait peut-être moins seule, Cécile, en apprenant que quelqu'un était allé marcher aussi. Dans le soir, la brume et le silence. Même si elle devait préférer les machos, dynamiques et sportifs, musclés. Simplement se sentir proche, de quelqu'un, si ça pouvait avoir quelque importance pour elle. Une amitié, main tendue, innocemment. Comme s'il s'appelait Berthe ou Lucienne.

Lumières des maisons. Fumée, cheminées. Crêperie. Et la lande à nouveau, après le village, hameau. La lumière sombre, le bruit des vagues, très loin. L'herbe mouillée sous ses bottes. La lande silencieuse.

Cécile ? Une forme, debout, au loin. Dans la brume. Du côté de la falaise. Près du bord, immobile.

Il a soupiré. A mi-chemin entre l'inquiétude et la compassion. Chacun a le droit de disposer de sa vie, mais... bon dieu, des fois, c'est tellement dommage. Cécile, non... Il y a des gens qui tiennent à toi, qui t'aiment, un peu.

Marcher vers elle, lentement. Même s'il avait presque envie de courir, de la tirer en arrière. Lui attacher les pieds avec le lacet de sa capuche. Cécile. Une fille si mignonne, petite perle, et qui aurait préféré ne jamais avoir existé... C'était triste. Quand on aurait voulu la couvrir de bises, lui caresser les épaules, pour lui tenir chaud. Cécile.

Approcher, sans geste brusque.

Elle a tourné la tête, le temps d'un regard. Et puis retournée à nouveau vers la mer. Le brouillard, le vide. Toute voûtée, souffreteuse, immobile. Tout près du bord. Tout, tout au bord... Les yeux baissés, regardant les rochers, loin en contrebas, peut-être. Se disant que ce serait si simple... Si simple, si rapide.

Peut-être, le monde lui paraîtrait moins triste, un peu, si quelqu'un était avec elle. Juste là, avec elle. Cécile, et son imperméable gris. Perdue dans la brume du soir. Il ne manquait peut-être que la pluie. La pluie, et deux pas de plus... Il est arrivé au bord de la falaise, près d'elle.

– 'Soir, Cécile...

Elle n'a rien dit. En bas, on devinait les rochers. Vagues blanches, d'écume. A travers le brouillard.

Silence. Immobiles. Cécile avait des larmes sur les joues. Et s'ils n'avaient pas été si près du bord, il aurait

peut-être été lui prendre les épaules, dire quelques mots de réconfort. Essayer.

Il s'est assis au bord de la falaise, les pieds dans le vide. Il se sentait très seul, et un peu perdu, lui aussi. Il ne savait pas bien quoi faire.

Cécile est venue, s'asseoir, aussi. Près de lui.

– tu es gentil, Luc...

Il a souri, un peu. Le silence est revenu.

– Cécile, tu veux qu'on saute ?

Elle s'est essuyée la joue, faiblement.

– je sais pas. J'ai peur.

Il a croisé ses yeux. Grands yeux tristes. Et puis elle a tourné la tête, regardé les rochers, tout en bas.

– je sais pas si je suis prête, si c'est le jour.

Un silence. Oui.

– Ce matin, il y avait des filles qui écoutaient l'horoscope, à la radio. Ils annonçaient plein de soleil pour tout le monde.

Silence.

– Les cancers devaient jouer sur le cheval numéro 3, je crois.

Elle a hoché le menton, Cécile. Mais elle n'a rien dit. Regardé les vagues, en bas, dans la pénombre. Oui, et si elle ne souriait pas, c'était un mot malheureux. Du dérisoire au désespoir, il n'y a qu'un pas. Le dernier.

– Cécile, tu es de quel signe ?

Elle a soupiré, faiblement. Il l'ennuyait peut-être.

– signe négatif, je crois...

Oui... Cherché quelque chose à répondre. Quelque chose d'un peu plus optimiste. Le silence. Les vagues, au pied de la falaise. Qui se fracassaient contre les rochers. Noirs rochers.

– Peut-être, ça irait mieux après une crêpe au sucre...

Un faible sourire, Cécile. Elle regardait la brume, la mer.

– tu es gentil, Luc...

...Et le silence est retombé, sans faire de bruit. Il s'est mis doucement à pleuvoir...

ENTRE SOMMEIL ET GUILLOTINE

Le plafond, gris. D'une chambre inconnue. Quatre murs fermés, le silence, le calme. Serrure.

Il aurait peut-être dû réfléchir, faire le point. Il avait sommeil. Et pas vraiment l'habitude de s'intéresser aux choses. Ni regarder autour de lui. Après ces années d'hibernation, tranquille. Avec son balai, ses crottes de chien. Caniveaux, trottoirs. Monde de pieds, chaussures, goudron. Et devenir bossu, doucement. Avec le souvenir de Lucie, simplement, quelque part au fond du cœur. Sans la déranger, lointaine, partie. Lucie.

Elle avait existé, Lucie. Elle avait dix-sept ans. Et puis le monde s'était arrêté de tourner. Et les années ne voulaient plus rien dire. Dix-sept ans, éternellement, tous les deux. Et ensemble, quelque part. Le soir. En fermant les yeux. Et le jour, matin. Sa photo, son visage, partout. Gentiment, compagne.

Elle n'était pas gestionnaire, non, Lucie. Juste lycéenne, autrefois, et pour toujours. Toujours. Si gentille, lycéenne, timide. Et toute perdue, égarée, en maths-physique. Et pas loin de pleurer quand Félix lui avait rendu cette copie entièrement rayée de rouge.

– Quand je mets *un*, ça veut dire *zéro* : c'est pour payer l'encre et le papier !

Lui, il aurait voulu l'aider, Lucie. La consoler. Camarade laid et moche, peut-être, mais fort en maths, un peu. Lui expliquer, leçons gratuites, trop heureux, pour un sourire. Et de doux moments, à la regarder, réfléchir, essayer, mignonne. Si elle avait voulu.

Non, elle n'avait pas pu changer à ce point. Se convertir au travail, devenir studieuse, scolaire. Après l'avoir culpabilisé, lui. Conduit à devenir balayeur. Cassé en petits morceaux.

Et puis elle n'avait que dix-sept ans, Lucie. Ou dix-sept plus sept ou huit, sur le papier. Elle ne pouvait pas être étudiante, être cette petite étudiante, qu'il avait vue, à la cafétéria. Hier. Dans le groupe de stagiaires autour de Madame Chose.

Un joli pull bleu ciel. Ses cheveux clairs. Ses paupières. Jeune fille mignonne, à la table un peu plus loin, là-bas. Elle ressemblait à Lucie. Lumière, persiennes. Et un gentil tableau. Malgré le bruit.

– Eh, Paul. Moi, ça me tue. Ça me tue, moi.

Philippe. Qui parlait fort, et la bouche pleine. Philippe, devenu ingénieur. En informatique finalement, il rêvait de construire des avions, des fusées. Étant petit. Philippe qui lui ressemblait, beaucoup. Dans la glace, miroir, des fois. Ce qu'il aurait pu être, s'il n'y avait pas eu Lucie, quelque part, au milieu du chemin. Lucie si mignonne, si douce. Si dure, avec lui.

– Et y sont là, y bouffent y s'en foutent. On a du fric, on tire un coup par ci, on fait ronfler la bagnole. C'est dingue quand tu vois ce qu'y a dans la tête de quelqu'un. Moi ça me scie complètement, ça... ça...

Il parlait beaucoup, Philippe, beaucoup trop. Oui, finalement, ce devait être quelqu'un d'autre. Peut-être quelqu'un qui existait, même. Oui, sûrement. Et pas seulement une projection mentale, allégorie. Et ça expliquait la police, hier, la prison maintenant.

La jeune étudiante aussi, devait exister. Être quelqu'un. Quelqu'un d'autre. Lucie n'était pas gestionnaire, non, ni aussi soignée, « élégante ». Mais elle était jolie quand même, la petite jeune fille. Ses jolis cheveux sur les épaules. Ses gestes doux. Le silence.

– Je sais pas si je suis un mec 'achement balaise... mais c'est pas possible. Devant cet abîme, cet océan de médiocrité. « Karl quoi ? L'Afghacomment ? L'Azerbaquoi ? Ah, c'est pas en France, ça ». Je sais pas : je comprends pas. Et y sont contents. Ou pas contents ! mais alors là-ah-ah-ah ! Si en plus, ils en tirent même pas... A s'aliéner à acheter... la GTI, la piscine, euh... et bosser comme des tarés, et devenir méchant, et... s'aliéner, quoi. C'est là que Pascal s'impose à moi. Si tu veux, pour moi...

Elle entamait ses petits pois. Ses cheveux derrière l'oreille. Doucement. Sans faire de bruit, gentille. Et il souriait.

– Hein? T'es... t'es pas de mon avis ??

Si-si... Sourire, un peu.

– Hein, bon enfin, quand même, c'est sûr... l'Homme a toujours été - et ça je le dis pas dans un contexte euh... socio-politico, hein, religieux. Non, mais c'est sûr...

Il a bu. Et une dernière bouchée de rôti. Les baies vitrées, vue sur les pelouses, aussi. L'atelier des chauffagistes.

– Mais je sais pas... Là tu me gênes, parce qu'à première vue, pour moi, t'étais le médiocre-type. Enfin, peut-être pas le beauf moyen, quand même. Les beaufs, ça grogne et ça beugle. Bon, et un parcours pas banal, OK, Francis m'a raconté, mais moi j'en ai rien à foutre. C'est comme le mec qui me balance ses diplômes à la gueule : je le méprise. Mais putain, ce que tu m'as sorti comme réflexion l'aut' jour : c'était pas con. Et ça c'est *très très* rare, qu'un type enrichisse ma pensée.

Il a mâché un peu.

– C'était original et pas con, ouais, ta remarque: que les femmes battues, c'est bien fait pour elles, elles avaient qu'à préférer les hommes doux aux machos. Putain, j'y ai réfléchi, et ça m'ouvre des horizons. Bon, de ta part, ça fait un peu plaider *pro domo*, mais, bon. Sans rire, si y avait que des mecs dans ton genre, peut-être qu'y aurait plus autant de violence. Et puis de sport non plus-ah-ah-ah ! De mecs qui veulent frimer pour épater les nanas ! Non, mais si tu regardes : pourquoi y se foutent sur la gueule au MoyenOrient ? Là-bas, t'es considéré mâle que si

t'as une arme ! Et le mec qui va pas foutre sur la gueule des tribus d'en face, éh ben avec les gonzzesses il a aucune chance ! Pas étonnant qu'il aille au baston !

Un peu d'eau dans le verre transparent. Sans calcaire dedans. Relevé les yeux. Elle avait l'air si gentille, la petite jeune fille. Elle lui rappelait Lucie. Légumes. Sourire. Regardé ses petits pois à lui.

Un grand rire, quelqu'un. Philippe.

– Ouais, non. Mais c'est juste une image, hein ? Ah-ab-ah ! Tout le drame du Viet-Nam pour les amerloques ! Le mec y va virilement défendre le drapeau pour impressionner les filles, et y revient : y s'est fait piquer la place par un babacool ! Putain, les boules ! S'il avait su, y serait pas allé au charbon, éh ouais ! Sans déconner, on dit que les mecs sont violents, fauteurs de guerre, et que c'est une honte – « ah, ma pauv' dame » – qu'il y ait des jeunes femmes parmi les victimes ! Mon cul ! C'est tout à cause des gonzzesses ! Le racisme : pareil ! On veut bien recevoir des filles de l'étranger – si elles sont belles, la question se pose même pas ! Mais surtout pas de mecs, ah ça non, saletés : des mecs qui viennent nous concurrencer pour se faire les minettes, et surtout les Africains super-virils, pas question ! Allez : raus ! Ah-ah-ah ! On fait des grandes théories de philo et tout, mais c'est beaucoup plus simple ! La motivation de tout ce qu'on fait, c'est bestial : on voudrait plaire à une poulette qu'on a dans le collimateur – imaginaire ou non, hein, ça je dis pas. J'ai rien contre les schizos, note.

Oui. Soupir. Petits pois.

– Pareil : on se figure le mec avec une blouse blanche, lunettes, enfermé dans ses calculs. Alors que le littéraire tout ça, fin psychologue, lettré, ouvert. Là je dis Non ! Non, Stop !

C'était peut-être un stage de quelques jours seulement. Visite de fin d'études. Et ne plus la revoir, jamais, elle non plus. Ni la connaître vraiment. Être près d'elle, ne serait-ce qu'un moment. Qu'un sourire, un seul. Lucie. A moins de se lever. Aller jusqu'à sa table. Enlever la fille à côté. Et s'asseoir près d'elle. Sans bruit. Et elle ne dirait rien. Sourire timide dans ses petits pois. Peut-être, gentille. Et toute timide, émue.

– Paf ! Le quotidien. C'est forcé ! Et ça, je crois que c'est un des grands malentendus des systèmes de pensée du vingtième siècle, parce que...

Soupir. Éplucher son yaourt.

– Dans la Bible, bon c'est dit naïvement, mais c'est certain que l'Homme – celui qu'on dit – ou qui se croit, libre, finalement l'Homme, quoi... éh ben...

...Toute mignonne. Poussant les petits pois, gentiment, avec un morceau de pain. Pour les faire monter sur sa fourchette. Elle avait l'air gentille. Toute douce. Et une voix très faible, il se savait. Jolis cheveux... Longs cheveux, petite cuillère.

– Paul, bon, tu me diras je suis violent avec eux. Mais... ils le méritent ! Les gens c'est dingue... pour eux la réalité s'arrête... c'est même pas l'exotisme, l'ersatz d'un imaginaire : c'est... euh, moi, mon pognon, ma bagnole, mes vacances en Espagne. Les autres : prout !

Et il riait. Philippe. En s'étouffant un peu avec sa viande.

– Ah... aïe-aïe-aïe. Les cons, quand même. Et ça je dis pas, attention, « Bourgeois-salaud » et tout. C'est tous pareil ! Et les syndicalistes à tout casser pour avoir le quinzième mois, pour les traites du magnétoscope. Eh, comment ils enregistreraient France-Bulgarie, sinon. Putain ! Tiens ce mec, dont j'te parlais tu sais, si tu veux, ce mec... comme ça, il essaye d'en imposer, mais c'est un de ces cons... le pauvre mec. L'autre jour y me dit... Si tu veux, psychologiquement, on sent que, enfin sa mère ou quoi, même le poids de sa communauté en général, tu vois. Je veux dire, je le connais pas, je l'ai vu qu'une fois, mais c'est sûr, si tu veux...

... Oui, du menton. Yaourt. Cuillère. Le plateau, les assiettes.

Et relevé les yeux. Vers sa copine gentille. Les yeux dans son assiette, aussi. Toute seule. Toute seule gentille. Elle devait s'appeler Lucie, sûrement. Elle aussi.

– Eh, Paul ! Paul, le mec, il a tout largué. Tout ! Et il est allé leur apporter les postes-émetteurs. Alors là je dis chapeau. Là je dis chapeau ! Vraiment ! Je veux dire : je le ferais pas, mais, attends y'a un mec qui disait ça va chement bien, un mec au début du siècle, merde comment y s'appelle ? Attends... Non, attends-attends, ça va me revenir, attends.

Oui.

– Je... Teurreuhh... euhark !

A moitié recraché ses petits pois, Philippe. Recraché les petits pois, oui, cinq ou six. Prémâchés.

– Saloperie !

Elle avait levé les yeux... Un regard très doux. Si jolis yeux. Ses yeux, Lucie. Cela faisait si longtemps... Combien d'années ?

Il souriait. Et elle a souri aussi, petit ange. Et puis piqué du nez dans son assiette. Toute timide gentille...

– Eh, Paul !...

Philippe s'était retourné. Et elle s'était refermée.

– Paul, je vais finir par me demander si c'est bien de la sagesse qu'y a derrière ton silence.

Baissé les yeux.

– Allez, j'ai assez bouffé de cette merde. On s'en va !

Avalé sa salive. Mal à l'aise. Sans oser dire non. Parce que Philippe était un peu comme une conscience. Un rappel à l'ordre. Et cette fille n'était peut-être pas Lucie. Il se sentait presque infidèle, coupable. Lucie n'était pas

quelque part mariée, infidèle de son côté. Non, nulle part. Elle était lycéenne. Et si gentille quand il fermait les yeux. Ou regardait à travers les murs, goudron. Câline, copine...

– Eh Paul ! On y va ?

– je sais pas...

– Déconne pas, t'as fini depuis trois heures !...

Elle épluchait une pomme. Sans bruit. Petite Lucie, revenue. Et l'air si seule. Un peu triste, et une cicatrice sur la joue, la pauvre. Peut-être un accident de voiture, en revenant de l'examen, le dernier jour du monde.

Ou une autre personne.

– Allez, Paul, fais pas chier ! J'tai filé un ticket, tu vas pas faire chier !

...Il s'est levé, très lentement. Les yeux sur son plateau. Elle le regardait, peut-être... Avalé sa salive.

– Magne-toi ! Qu'est-ce que t'as ?!

Enfilé son blouson. Une pomme verte, ses paupières. Elle avait reposé son couteau. Les yeux baissés. Si jolie. Oui, si jolie, et douce, image. Jeune fille.

Soupir. Il a pris son plateau, faiblement. Et suivi Philippe. Jusqu'au chose roulant.

– Poser notre merde ! – il a dit.

Et jeté un « Bande de médiocres ! » Avant de pousser la porte, descendre les escaliers.

– Y sont cons quand même. Y frimeraient moins s'ils étaient nés Chiliens ou Ethiopiens, tiens ! Et puis leurs matches de foot, ça me tue, moi.

Ils sont sortis. Il a gardé un moment la porte ouverte. Pour quelqu'un derrière. Qui a dit Merci. Philippe a regardé ce type passer, et l'a mis dans une petite boîte en deux phrases très dures. Classé. Avec une étiquette, définitive, sans appel.

– Tu veux pas lui acheter France-Football, non plus ? Laisse-tomber, Paul ! La politesse, y faut qu'ils la méritent, les gens ! Tu sais, des fois en regardant autour de moi, je me demande si je suis pas Jésus, sans déconner, ou quelqu'un de vraiment au-dessus du lot.

Hoché le menton, un peu. Ironique, mais Philippe n'a pas dû comprendre. Et puis ça n'avait aucune importance. Soupir.

La rue avec le trottoir. Les voitures.

– Putain, leur monde, c'est vraiment, je sais pas, ce... c'est même pas un matérialisme égocentrique... ce... Pff... Dans le bouquin que j'écris, si tu veux...

Autobus. Motos.

– Et j'ai une copine, elle... Bon, c'est une super-copine, en un sens, mais...

Il a baissé les yeux, très faiblement. Une copine, oui.

Une voiture grondait. Philippe continuait à parler, fort. Parler d'une copine. Et que les filles sont nulles, juste bonnes à vous purger un coup, pour l'hygiène. Il parlait trop fort.

Et une voiture, qui fonçait, en ronflant.

Poussé Philippe.

Il y a eu un crissement de pneus. Et puis il est mort. Alors lui, il a continué tout seul. Doucement. Dans le calme du début d'après-midi.

Il avait plu. L'air était propre et sentait bon, un peu. Il pensait à cette petite jeune fille, aux gestes si doux. Joli visage. Et il s'est dit qu'il la reverrait, peut-être...

PETITE FÉE, BERCEUSE

La sortie des classes, soleil couchant. Les ombres très longues, les petits pas de Pauline, au loin. Longs cheveux.

Moment de bonheur, moment perdu, à jamais perdu. Les jours avaient encore un lendemain, à l'époque. Un espoir, quelque part. Prière le soir. Le premier de l'an. Un lendemain, avec elle. Et un cœur à prendre, Pauline, même s'il ne se faisait pas beaucoup d'illusions sur ses chances. Quelques illusions tout de même. Une raison de vivre.

Vivre. Un frisson l'a parcouru, jusqu'aux orteils. Il avait peur. Peur à hurler, de ce trou noir devant lui. Ce rien éternel qu'il n'allait même pas pouvoir apprécier. Dix minutes peut-être, quinze. Le temps de digérer ces cachets. Et puis plus rien, même plus le souvenir de Pauline. Rien. Pauline... Pauline si mignonne, sur la photo, douce photo, près du verre, vide.

Cligner des yeux, les paupières lourdes, la bouche pâteuse. Pauline, on aurait pu être si heureux. Tous les deux. Si j'étais né beau et séduisant. Si je t'avais plu. ...Vieillir près de toi, soixante ans, millions de secondes. Auprès de toi, Pauline. Et même de ces affreux bébés chauves, si tu avais voulu, un chien et des amis. J'aurais fait n'importe quoi.

Rouvrir les yeux. Sa photo, son léger sourire, timide. Et faible. Si faible. Si jolie. Si seulement elle avait pu être un peu moins jolie. Méprisée, complexée, et il aurait été son seul refuge. Il l'aurait consolée. Petite naine d'un mètre trente, faisant ricaner bêtement les autres types. Polonaise, et peut-être d'origine juive, « sans faire exprès ». Traitée de sale bougnoule, se sentant coupable. Et puis orpheline, abandonnée. Toute anémique, souffreteuse. Malade. Et bègue, petite chose, peut-être même débile légère, rejetée, raillée. Toute effacée, craintive, restant dans sa chambre réfugiée. Et dehors passant inaperçue.

Une Pauline, en miniature. Et dont personne d'autre ne voudrait... Pauline...

Oui, le même visage, sur une autre personne. La même douceur chez un petit être, de rien du tout. Il ne demandait pas la vraie. Sa Pauline en sucre, non. Elle n'avait même plus rien à voir dans tout ça. Et s'il pensait à elle, encore, jour et nuit, ce n'était pas de la fidélité. Seulement une tendresse confuse, presque malade. Son visage, sa petite silhouette, sa voix faible et douce. Devenus symboles d'une copine rêvée. Seulement. Un espoir déçu. Une attente pour rien. Les jours et les années. Et s'arrêter là, ou continuer, qui ça intéressait ?

CHÈRE SYLVIE

Sylvie ou Lucie, Patricia, je ne sais plus. Les mondes se mélangent. De plus en plus.

Le stylo-plume tremble faiblement, et les doigts qui le tiennent ne sont guère plus brillants. La musique gémit, doucement. Newbury, pleurant son amie perdue, lui aussi. Plus sombre, plus proche encore que Léonard Cohen. Même si ce n'est pas très dansant, Lucie. Oui.

Le silence, la pluie. Le cœur lourd, et le soir qui tombe.

... *Chère Lucie...*

Chère Lucie... Les deux premiers mots, les seuls faciles. Ou presque, faciles. Des soupirs plein la poitrine, même si ça n'avance à rien. Essayer de trouver les mots. C'est si dur de l'imaginer cinéophile, se passionnant pour les sentiments humains. Et pourtant si lointaine, se fichant éperdument d'un amoureux laissé au bord du chemin. Le premier type à être tombé amoureux d'elle, même, sûrement. Et c'est presque merveilleux, si se sentir aimée lui a donné confiance. Confiance en elle. Et en l'avenir. La perspective de trouver un garçon à son goût, amoureux. Amoureux aussi, amoureux d'elle.

Et elle doit l'avoir trouvé, maintenant. Elle doit être heureuse, et c'est l'idéal, en un sens. Même si c'est douloureux, pour les autres. Les autres types, sur cette Terre. Qu'elle n'aime pas. Et qui soupirent, se traînent sans plus savoir ce qu'ils attendent du lendemain. Non plus.

Je m'excuse de t'écrire... Peut-être tu ne te souviens pas de moi. Lucie. C'est un peu vieux aujourd'hui, je sais, tu étais en Terminale... Je m'appelle... ..

Et un long, très long silence. ...Au loin, ailleurs, le silence aussi. Les violons en ont terminé, la nuit est tombée. Les doigts mal assurés. Et des soupirs qui jouent avec la bougie, un peu.

Chère Lucie... Je m'excuse, peut-être tu ne reconnaîtras pas la signature. Peut-être... Soupir. Peut-être tu ne reconnaîtras même pas le nom sur la signature. Lucie...

La flamme vacillant doucement. Des lumières se sont allumées, dans le soir. Pâles lumières, très pâles, lumières.

Je m'excuse aussi, je ne t'ai jamais appelée Lucie. Ou je ne sais plus. Au lycée, on s'appelait pas nos noms de famille, je crois, je ne sais plus.

Peut-être, si tu as encore la photo de classe: je suis à ta gauche, le dernier. A gauche, côté du cœur, mais c'est une coïncidence, je sais. J'ai compris, maintenant. Que tes sourires étaient anonymes, et ta tendresse: imaginaire. Il me reste cette photo de classe, photo de toi. Tu l'avais achetée, aussi. Ils demandaient vingt-cinq francs. Josse disait que ça ferait un souvenir plus tard. Toi tu ne disais rien, tu souriais, un peu. Tu étais jolie.

Non, ne pas dire ça. – Gribouillé, faiblement. Tout, raturé. Je pense à toi, Lucie, je pense à toi... Fermé les yeux.

... *Chère Lucie...*

Ou même Lucie, juste... «Lucie chère à mon cœur », et la lettre irait un peu plus vite à la poubelle. Poubelle. Ici ou chez elle.

Lucie...

« Lucie », tout seul sur une ligne. Comme au milieu toute seule dans une cour de lycée, dans un coin, sans bruit. Un terrain de sport, si mignonne, toute timide effacée... Lucie... Et un sourire pour rien, sourire, petites fleurs.

Je m'excuse de t'écrire... de t'écrire en vrai. Je deviens dingue, petit ange. Je pense à toi. Beaucoup. Beaucoup. Je rechute, je crois.

Lucie. Je m'excuse de t'écrire... peut-être tu te souviens, un peu. En Terminale, au lycée. Un élève plutôt petit, moche. ...Soupir. En Terminale, au lycée. Un type un peu paumé, seulement, qui a été dans ta classe, un jour. Trois ans. Je sais pas bien quoi dire. Je repensais à toi, à ces années-là. Je me disais... Peut-être... Lucie... Les vieux camarades se disent bonjour, comme ça, superficiellement. Je ne demande pas l'impossible. Non, je ne demande rien.

Peut-être tu ne te souviens même pas de moi, je comprends. Et ça me ferait de la peine, un peu. Petit peu. Soupir. Et rayé ça aussi. ...Et s'essuyer les yeux. Les yeux fatigués par la pénombre. Soupir.

Pensé à ce petit nuage qui aurait pu descendre un matin de brume... Et se refermer sur ce couloir sombre, au lycée. Sans presque personne. Deux petits êtres silencieux, qui hibernaient, comme d'autres bougent et parlent. Être deux, simplement. La main dans la main, Lucie, tout doucement. Sans déranger personne.

Lucie...

Un long soupir. Et reprendre le stylo, malgré tout. Le papier à lettre.

Je ne veux pas te déranger, Lucie. Je ne devrais pas t'écrire. Même si je pense à toi, si fort. J'espère que le type avec qui tu es se rend compte de la chance qu'il a. Se rend compte que tu es la plus merveilleuse fille du monde. Et s'il te trompe, il me vient des envies de meurtre. Non, non parce que tu l'aimes, et je ne veux pas de mal aux gens, de toute façon. C'est la vie, il y a des types qui ont de la chance, et d'autres qui sont laissés pour compte.

Rayer tout ça. Froissé la feuille. Poubelle. Soupir.

Bon Dieu, tant d'années après, refaire la même erreur.

Comme si la leçon n'avait pas été assez dure, atroce. Écrire, aller au devant des coups, se faire jeter, indésirable. Au lieu de rêver, simplement. Rêver qu'elle ait été déçue, par quelqu'un, et qu'elle n'aspire plus qu'à un peu de tendresse, fidélité. Qu'elle espère un signe, un jour, de cet amoureux perdu de vue, chassé, méprisé. Autrefois.

Pourquoi saborder l'hypothèse, minuscule probabilité, pourquoi chercher à tendre la main ? Se faire brûler les doigts.

Oui... Saleté de réalité, si dure. Sirène. Irrésistible sirène. Attirant sans retour les rêveurs, dans l'abîme, douleur. Lucie, si jolie, Lucie.

Soupir.

Chère Lucie...

Je m'excuse de te déranger, je voulais seulement te demander une photo, ou une minute, sur un trottoir, un mot en passant. Je ferais dix mille kilomètres pour avoir seulement la chance de t'apercevoir, même de loin. Lucie. Te revoir.

Une photo. Je pense à ces albums de vacances, que tu dois avoir. Dizaines de pages, et ta douce image, milliers d'images. De toi. Que personne ne regarde. C'est tellement injuste. Quand je pense que chaque jour, tu pourrais t'arrêter dans une de ces machines à pièces, pour faire quatre photos, de toi. Chaque jour. Et tu crois que ça n'intéresserait personne...

Et que ce serait cher. Moi je donnerais la Terre entière, je tuerais presque, pour une photo de toi. Dans les films, on loue un détective privé, dans ces cas-là. Qui prendrait des photos en cachette, d'une voiture, au pied de ton immeuble. Mais je te respecte trop pour te voler, Lucie, ne serait-ce que ton image.

Tu as dû réaliser, avec les années, que tu es une fille exceptionnellement jolie. Quelqu'un m'a dit qu'à quinze ans, tu te trouvais laide. Maintenant, je ne dois plus être le seul. à te trouver si mignonne, et belle.

Soupir. Poubelle...

Gros, gros soupir.

Silence.

Chère Lucie... je m'excuse de t'écrire, de te déranger. Tu ne dois pas te souvenir de moi, si longtemps après. Si loin, si longtemps, Lucie.

Je sais qu'avec les années, on est devenu deux autres personnes, tous les deux. Chacun de notre côté. Et ma copine d'autrefois n'existe plus, de toute façon. Mais je me mélange. et je ne sais plus très bien où j'en suis. Je continue à vous mélanger, toutes des deux. Et ma copine imaginaire a toujours ton visage, Lucie. Ou vice versa. Si je pouvais te revoir, ne serait-ce que cinq minutes, te revoir, les choses se clarifieraient beaucoup. Je crois. Dans ma tête.

Tu m'avais demandé de tourner la page, je sais, mais je n'ai jamais pu. Je m'interdisais seulement de regarder dans l'annuaire, de te chercher, te suivre, m'imposer. Je crois que je n'aurais pas dû, craquer. Mais c'est dur de voir la trentaine approcher, et se dire qu'on laisse ses vingt ans derrière soi. Comme une jeunesse, une vie, gâchées. Sans même avoir compris où on en était, compris ce qu'on avait fait de si mal. Et si définitif.

Je pensais que ton nom de jeune fille ne serait pas dans l'annuaire. N'y serait plus. Et je n'aurais pas eu le droit de te déranger si tu avais été mariée. Ni la possibilité, de toute façon, puisque je n'aurais pas trouvé ton adresse. Mais je ne sais plus, maintenant, et je me dis que la vie a peut-être été dure avec toi, aussi. Et que tu serais contente peut-être, un peu, de savoir qu'il y a des gens qui t'aiment, en ce monde, beaucoup. Je ne t'aurais pas écrit, je crois, sinon. Si je n'avais pu trouver que des mobiles égoïstes à cette démarche.

Et puis je suis peut-être en train de parler à une homonyme, peut-être même une vieille dame. Excusez-moi madame. C'est seulement une histoire triste. Un souvenir, fantôme. Un autre monde, une copine, à demi-imaginaire.

Et elle ne se souviendrait même pas de moi, Lucie. J'irais directement à la poubelle. Et je le comprends. Au revoir, Lucie, pardon.

...Non, ne pas envoyer ça. Ne pas la déranger, la culpabiliser. Pour une vie gâchée, un amour impossible, entre un ver de terre et une étoile. C'est la vie. Même si c'est triste, la vie, pour certains.

Oui.

Et puis cette vie, je me la suis gâchée tout seul, même si c'est en pensant à elle. Et puis... j'aurais pu l'oublier, qui sait. Si l'une de ses sosies, rencontrées ici ou là, avait été aussi attachante. Et moins distante, indifférente. Surtout. Oui.

Une autre feuille, *Bonne année, Lucie...* – simplement. Signé: *Illisible*.

Et même ces quelques mots, il ne faut pas les poster. Se taire, se faire oublier – seul geste, très grand geste, d'amour. La laisser à son bonheur insouciant. La conscience en paix, sourire aux lèvres.

Et puis un profond malentendu. Elle n'est plus du tout cette jeune fille de rêve, de toute façon. Lucie. Mûrie, épanouie, quand son fantôme reste un petit ange timide et silencieux. Un être pur, parce que vide.

Le temps qui passe, qui abîme, sépare. Quand le rêve demeure, seul.

Et cette image, à jamais inaccessible.

Loin, longtemps, Lucie...